

JOSÉ MOSELLI

LES CHAMPS D'OR
DE L'URUBU

Le Trésor de l'Épave



20

MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE. 3, rue de Rocroy, Paris.

27

295365
LES CHAMPS D'OR DE L'URUBU

Le Trésor de l'Épave

PAR

JOSÉ MOSELLI



PRIS

MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE

3, RUE DE ROCROY, 3

Le volume qui précède ce récit a pour titre :

Le schooner "la Charlotte"

RÉSUMÉ DES SEPT PREMIERS VOLUMES

Les forçats évadés Arsène Dulard et Jules Chaffert, dit le Notaire, qui se sont associés à l'Anglais Josuah May, d'une part; le mousse Jean Lenoël, le Marseillais Amable Loustalot, et le négociant rouennais Montalais, de l'autre, se disputent la possession des champs d'or de l'Urubu, à Haïti.

A force d'argent et d'astuce, Schnockmann, le mandataire de Josuah May, se fait vendre l'Urubu par le président d'Haïti, Népomucène Annibal, nègre féroce et cupide.

Jean Lenoël, Montalais, Loustalot, après avoir échappé aux abominables machinations de Népomucène Annibal, Schnockmann et consorts, s'embarquent à La Guayra (Venezuela) à bord du vapeur hollandais Prinz-Mauritz qui transporte plusieurs millions de l'or de l'Urubu.

Or, Arsène Dulard, qui s'est brouillé avec ses complices et associé avec l'Américain Strawberry, capitaine du schooner Charlotte, attaque le Prinz-Mauritz, qui coule avec ses passagers et sa cargaison. Jean

Lenoël et ses compagnons se sont réfugiés dans la soute aux valeurs dont ils ne peuvent sortir.

Strawberry et Dulard arrivent à Port-au-Prince et s'allient avec Népomucène Annibal contre Josuah May et Schnockmann qu'ils accusent de garder pour eux tout l'or de l'Urubu.

Le Trésor de l'Épave

I

A Urubuwald, Josuah May et August Schnockmann coulaient, sinon des jours heureux, du moins des jours prospères. Le rendement de la mine continuait à être excellent. Les bénéfices étaient réguliers et immenses. En quelques mois, l'armateur anglais avait expédié en Europe plus de 800 000 livres sterling (20 millions de francs) dont les deux tiers pour lui et le reste pour August Schnockmann.

A vrai dire, la vie était plutôt monotone dans la cité de l'or, entre des nègres abrutis et des Européens toujours prêts à se révolter. Mais les bénéfices valaient bien la peine de s'imposer un exil un peu long. Pour le reste, la Tour Rouge, où l'or extrait était enfermé, était solide, et la fidélité des Allemands que Schnockmann avait fait venir de Poméranie sûre.

La fuite d'Arsène Dulard-Ernest Moreau, qui n'avait pu être retrouvé, avait d'abord inquiété les deux associés ; mais, ne recevant aucune nouvelle de l'ancien forçat, ils en avaient conclu qu'il avait dû périr au milieu des contrées sauvages avoisinant la vallée de l'Urubu.

Quant à Jean Lenoël, Schnockmann supposait qu'il avait eu le même sort. Un télégramme de Népomucène Annibal avait annoncé à Josuah May le retour à Port-au-Prince du *Capoy-la-Mort* lequel avait, on se le rappelle, remis Alexandre Montalais et Amable Loustalot aux autorités françaises de Cayenne. Pour Jules Chaffert, il agonisait à l'hôpital entre la vie et la mort, le poumon troué par les balles d'Arsène Dulard.

Tout allait donc pour le mieux, et la quiétude de Josuah May et d'August Schnockmann était entière. Plus personne, maintenant, pour leur disputer les riches champs d'or de l'Urubu.

Chaque soir, une fois le travail des ouvriers terminé, après avoir installé les sentinelles allemandes autour de la carrière d'où l'or était extrait, August Schnockmann rejoignait Josuah May sur la terrasse de la Tour Rouge.

L'endroit était confortable à souhait. Tout autour des parapets, Josuah May

avait fait placer une couche de terre dans laquelle croissaient des palmiers nains et des orchidées rares. Au centre de la terrasse, un jet d'eau gazouillait dans une vasque de marbre recouvert d'une mince plaque d'or. Et, dissimulées entre les dalles servant de plancher, des ouvertures communiquaient par des tuyaux acoustiques avec une salle située au rez-de-chaussée et dans laquelle un orchestre de nègres jouait des cake-walks entraînants.

Une tente de soie pourpre, brodée d'or, abritait le sommet de la tour des rayons du soleil. Fixée en son milieu, une large hélice horizontale, mue par un moteur électrique, tournait à toute vitesse, sans aucun bruit, et produisait un frais zéphyr.

Confortablement vautrés dans de larges fauteuils de bambou flanqués de guéridons supportant des liqueurs variées, les deux maîtres de l'Urubu restaient là chaque jour de six à huit heures du soir, à deviser de leurs affaires tout en contemplant le spectacle toujours magnifique du soleil qui descendait lentement derrière les montagnes environnant la vallée de l'Urubu.

Josuha May arrivait le premier, un peu avant six heures ; Schnöckmann le rejoignait vers six heures et demie — jamais plus tard. C'est pourquoi, ce soir-là,

Josuah May, après avoir lapé deux whisky-sodas bien dosés, et avoir consulté sa montre dont les aiguilles marquaient six heures quarante, commença à se sentir inquiet, car Schnockmann n'était pas encore arrivé.

Que voulait dire ce retard inattendu? Cinq minutes encore se passèrent. Josuah May absorba un troisième whisky-soda et se leva. Il alla s'accouder au parapet et contempla les hautes cheminées de l'usine où l'or était épuré et mis en lingots ; autour d'elles, les toits de zinc des cases dont l'agglomération formait Urubuwald se pressaient. Dans les rues, c'était l'animation de tous les jours. Que diable pouvait faire Schnockmann?

Josuah May n'eut pas le temps de se le demander, car il entendit les dalles résonner sous un pas lourd. Il se retourna et aperçut l'Allemand.

— Qu'est-ce qui vous arrive, cher ami? grogna-t-il.

— Heu... voyez vous-même... Un petit incident... Tenez ! Voilà ce que Mitchell, notre agent au Cap-Haïtien, vient de télégraphier !

Un peu nerveux, Josuah May saisit le papier que Schnockmann lui tendait, alla tourner le commutateur d'une des lampes électriques fixées aux quatre

coins de la terrasse — car le soleil avait disparu derrière l'horizon — et lui :

« *On télégraphie de Port-au-Prince que le paquebot hollandais Prinz-Mauritz sur lequel, conformément à vos instructions, j'avais embarqué deux cents caisses de « métal », est considéré comme perdu. Le Capoy-la-Mort que le président Népomucène avait envoyé à Port-au-Prince à sa recherche, est revenu sans lui. Télégraphiez-moi de nouvelles instructions. Mitchell.* »

Sa lecture achevée, Josuah May, qui avait légèrement pâli, resta quelques instants immobile et muet. Il réfléchissait.

Debout auprès de lui, August Schnockmann, prudent, attendait en silence.

— Le *Prinz Mauritz* est parti il y a trois jours du Cap, murmura enfin Josuah May ; depuis, le temps a été beau... oui, beau... Était-ce un bateau solide que... Mais oui !... Le *Prinz-Mauritz* a été lancé il y a trois ans à Belfast, chez mes amis Cunningham, Wilson et C^o !... Alors ? L'affaire est bizarre !... Deux cents caisses ! Plus de sept cent mille livres sterling, Schnockmann !

J'avais pourtant défendu d'embarquer à la fois de si grosses quantités ! Si ces

Français maudits n'étaient pas au bain, je croirais qu'ils y sont pour quelque chose !

— Ils sont au bain — à leur place, heureusement ! fit Schnockmann.

— Sait-on jamais !... Au surplus, il faut faire une enquête, s'assurer des circonstances de la catastrophe qui m'apparaît bien étrange !... Vous allez télégraphier à Mitchell de se renseigner auprès de l'agent de la compagnie à laquelle appartient le *Prinz-Mauritz* !

— Oui ! Et l'on pourrait aussi faire câbler à Népomucène Annibal pour qu'il nous communique le rapport du capitaine du *Capoy-la-Mort* ! Après tout, il est aussi intéressé que nous dans l'histoire. Il va nous redemander les cent mille francs que lui apportait Karl à bord du *Prinz-Mauritz* !

— Il peut se fouiller pour ce mois-ci ! Nous perdons assez sans lui envoyer cent mille francs de plus ! Il faut qu'il supporte sa part du désastre... C'est vraiment ennuyeux... d'autant plus que l'or n'était pas assuré !

— Oui !... Enfin, il en reste encore dans l'Urubu, heureusement ! conclut Schnockmann.

Il marcha vers un guéridon et se versa un plein verre de whisky qu'il vida incontinent.

Josuah May se mit à marcher de long en large, tête basse, les mains derrière le dos, sans plus s'occuper de l'Allemand que s'il n'eût pas été là. Il s'arrêta enfin et maugréa :

— Il faudrait trouver un autre moyen d'expédier notre or !... Tout ceci n'est pas clair !

Silence prudent de Herr Schnockmann.

— Vous entendez, hein ?

— Oui !

— Alors, vous allez de suite télégraphier à Mitchell... et aussi à Népomucène, que nous attendons des explications !

— J'y vais, grommela l'Allemand.

Et, sans doute pour se consoler, il se versa un second verre de whisky, l'avala, jeta un regard de regret sur son fauteuil, et, sans insister plus, se dirigea vers l'escalier d'acier desservant la terrasse.

Il n'en était plus qu'à deux pas, lorsqu'un tintement grêle retentit. C'était le signal par lequel l'officier de service avertissait les maîtres de l'Urubu qu'il se passait quelque chose de nouveau — car il était défendu à quiconque, sous peine d'expulsion immédiate, d'approcher seulement de l'escalier desservant la plate-forme de la Tour Rouge.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est ? s'écria Josuah May en tressaillant.

Il se précipita vers l'escalier. Déjà Schnockmann, aussi intrigué que lui, avait commencé à descendre. Les deux hommes, l'un derrière l'autre, arrivèrent dans la petite pièce cylindrique où aboutissait l'escalier.

Un gigantesque Poméranien, homme de confiance de Schnockmann, s'y tenait en faction, armé de deux revolvers et d'une courte épée.

— Qu'y a-t-il, Hans? firent à la fois Schnockmann et Josuah May.

L'homme, respectueusement, fit le salut militaire à la prussienne, et répondit, raide comme une barre de fer :

— Le planton du poste de télégraphie sans fil vient d'apporter ce télégramme, monsieur le directeur général! répondit-il à Schnockmann.

— Où est-il? Donne ! répondit l'Allemand.

L'homme tira d'une poche de cuir fixée à sa ceinture une enveloppe sur laquelle étaient écrits ces mots :

*Pour Son Honneur Josuah May.
Urgent.*

Schnockmann pinça les lèvres :

— C'est pour vous, Josuah ! dit-il, en passant le papier à l'Anglais.

Ce dernier fit éclater l'enveloppe d'un geste brutal, parcourut des yeux les quelques lignes tracées sur le papier qui y était enfermé et grogna :

— Chiffré !... C'est de Népomucène ! Venez, Schnockmann !

Les deux hommes, silencieux, remontèrent sur la terrasse.

La nuit était complètement venue maintenant. Par le tube acoustique, les sons entraînants d'un two-step résonnaient gaiement. Josuah May alla s'asseoir près d'un guéridon. Il tira un portefeuille de sa poche et en sortit un petit carré d'aluminium percé de trous à intervalles inégaux. C'était la grille avec laquelle il correspondait avec Népomucène Annibal. Il posa la lettre sur le guéridon et la recouvrit de la plaque d'aluminium. Certains mots seulement restèrent visibles à travers les trous de la plaque.

Josuah May, après avoir copié sur un papier au moyen d'un crayon les mots apparents, fit tourner la plaque sur elle-même : d'autres mots apparurent... Il répéta quatre fois cette opération. Debout derrière lui, Schnockmann lisait la respiration courte, et, à mesure, il pâlisait. La lettre — la dépêche plutôt — était ainsi conçue :

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de nommer ministre de la Marine haïtienne l'honorable amiral Jim Strawberry, et ministre des Mines, le sénateur Ernest Moreau. D'accord avec le conseil, j'ai décidé que la redevance à verser mensuellement au gouvernement haïtien par les concessionnaires des mines de l'Urubu serait dorénavant fixée à 100 000 dollars par mois, payable d'avance, le montant du premier mois devant être versé de suite dans les caisses du ministère des Finances publiques à Port-au-Prince. Je vous prie de prendre bonne note de la présente et de croire à mes sentiments protecteurs et majestueux.

Général Népomucène Annibal.

C'était court, mais suffisant. La stupeur et la fureur des deux associés furent si grandes, que, durant quelques instants, ils restèrent muets...

— Voilà la clé du mystère ! siffla enfin Josuay May ! Ce misérable Népomucène a fait couler le *Prinz-Mauritz* par le *Capoy-la-Mort* pour s'emparer de la cargaison ; c'est clair ! Et, non content de ce haut fait, il veut nous exploiter, d'accord avec cette crapule d'Arsène Dulard !

— Je vais tout de suite câbler au consul d'Allemagne à Port-au-Prince ! s'écria Schnockmann.

Josuaï May haussa les épaules :

— Vous êtes idiot, mon pauvre ami, avec votre consul d'Allemagne ! Il ne fait même plus peur aux nègres... Ce qu'il faut, c'est essayer d'avoir la preuve — et ce ne sera pas difficile ! — que Népomucène Annibal a fait couler le *Prinz-Mauritz*, et lui mettre ensuite le marché en main, soit d'avoir à choisir entre notre amitié, à condition qu'il se contente de ses cent mille francs mensuels, et notre intimité. Voilà ! Vous allez de suite lui faire télégraphier ce petit ultimatum ! On verra bien !

— L'ennuyeux, c'est que ce... cet Ernest Moreau soit avec lui : il sait beaucoup de choses sur nous ! grogna Schnockmann.

— Il ne fallait pas le laisser si bêtement évader !

— On pourrait le dénoncer au gouvernement français pour qu'il demande son extradition ?

— Impossible ! D'abord, la France se soucie fort peu qu'Arsène Dulard soit libre ou non, et puis Népomucène Annibal ne le livrerait pas, naturellement ! Allez télégraphier ce que je vous ai dit !

— J'y vais !

— Du reste, le mieux est de passer la main, Schnockmann ! Je compte m'occuper de vendre la mine à quelques capitalistes anglais...

— Et allemands !

— Ça m'est bien égal ! Nous en tirerons bien une centaine de millions ! Ceux qui viendront ensuite se débrouilleront !

C'était bien l'avis d'August Schnockmann. Il lissa sa belle barbe rousse et, sans ajouter un mot, disparut dans l'escalier d'acier.

La réponse de Népomucène Annibal arriva le lendemain dans l'après-midi. Elle était claire et concise :

En conformité de l'arrêté que j'ai pris en conseil des ministres, j'ai l'honneur de vous informer que si, dans les cinq jours qui vont suivre, vous n'avez pas versé 100 000 dollars dans les caisses du ministère des Finances et pris l'engagement d'en verser autant chaque mois, je déclare votre concession caduque, conformément à l'article 2 de l'arrêté dont il est parlé ci-dessus, et j'interdis l'exportation de l'or et fais bloquer le Cap-Haïtien.

Général Népomucène Annibal.

La colère, la fureur, la rage de Josuah

May en recevant cette insolente mise en demeure furent terribles. Une heure durant, il se promena à grands pas dans son cabinet, tel un tigre encagé, en proférant d'horribles menaces.

Schnockmann, assis sur une chaise, le regardait épouvanté, n'osant prononcer un mot.

Mais la colère n'aveuglait pas Josuah May au point de lui faire perdre le sens de la réalité. Au contraire. Et sa rage était d'autant plus grande qu'il comprenait parfaitement que Népomucène Annibal, maintenant que, grâce à l'or de l'Urubu, il avait reconstitué son armée, avait le pouvoir de mettre ses menaces à exécution.

Se faire ainsi berner et exploiter par un nègre, voilà une humiliation à laquelle Josuah May n'avait jamais songé ! Cependant, cela était !

— Eh bien ? gronda-t-il en s'arrêtant soudain devant Schnockmann. Vous ne dites rien ?

— Que voulez-vous que je dise ?

— Vous approuvez cet infect nègre ?

— Moi ? s'écria l'Allemand, tellement indigné d'une pareille mauvaise foi qu'il se mit debout.

Josuah May grimaça un rictus de mépris pour son associé :

— Voulez-vous que je vous dise ce qui nous reste à faire? fit-il.

Schnockmann lui lança un regard interrogatif et hargneux :

— Ce qui reste à faire, poursuivit Josuah May, c'est d'accepter... ou du moins de parlementer... enfin, d'essayer d'amadouer ce nègre immonde !... En lui offrant 200 000 francs par mois, c'est-à-dire près du dixième de nos bénéfices, c'est bien suffisant !

— Sûr ! Je vais partir de suite pour Port-au-Prince ! Et je me flatte, car j'ai quelque éloquence (Josuah May haussa les épaules), de faire comprendre à Népomucène combien sa conduite est infâme...

— Pas de grands mots, Schnockmann ! Expliquez seulement à ce nègre que son intérêt bien entendu lui commande de rester en bons termes avec nous ! Laissez-lui entendre que le général Moule-à-Chique son rival, n'est pas si abattu qu'on le croit ; faites-lui comprendre que nous ne sommes pas dupes de la comédie du *Prinz-Mauritz*, et que, si nous faisons savoir la vérité, sa situation au point de vue international serait bien difficile !... Enfin soyez fin et ne gaffez pas !

— Je ne suis pas un imbécile ! affirma August Schnockmann vexé.

Josuah May ne jugea pas opportun de répondre.

Le lendemain matin, dès la première heure, Schnockmann, flanqué d'une escorte de dix Allemands bien armés, se mettait en route pour le Cap-Haïtien. Le *Mahoura*, yacht de Josuah May, s'y trouvait.

Schnockmann, après avoir eu une brève entrevue avec M. Mitchell, l'agent au Cap-Haïtien, de l'Urubuwald C^o (qui, d'ailleurs, ne lui apprit rien de nouveau), s'embarqua aussitôt pour Port-au-Prince où il arriva dans la nuit.

Levé dès l'aube, il eut la surprise d'apercevoir en rade, en plus de *Capoy-la-Mort*, une svelte goélette, armée de canons à tir rapide, et à la corne de laquelle flottait le pavillon haïtien :

— *Gott mit uns !* (Dieu soit avec nous !) grommela le Professor. Voilà à quoi ce misérable Népomucène emploie l'or qu'il nous extorque ! Maintenant qu'il se croit plus puissant, il augmente ses exigences ! Mais on ne roule pas August Schnockmann ! Ce nègre va s'en apercevoir !

Sûr lui-même, le prétentieux Allemand redescendit dans sa cabine. Il s'attarda longuement à sa toilette, revêtit une imposante redingote à laquelle il accrocha les multiples décorations dont il était titulaire, et, ayant ordonné d'armer la

chaloupe du yacht, il y prit place et se fit conduire à terre.

Dix heures sonnaient à la cathédrale, lorsque Herr August Schnockmann arriva devant la porte du palais présidentiel. Il ne put s'empêcher de faire la grimace en constatant que Népomucène Annibal — grâce, sans doute, aux subsides de l'Urubuwald, — avait fait badigeonner à neuf le vaste bâtiment :

— Sale nègre ! grommela-t-il.

Il entra. Un huissier, revêtu d'un uniforme rutilant, l'introduisit dans un salon garni de meubles arrivant en droite ligne de Paris — et depuis pas longtemps !

— Et dire que c'est avec notre or ! pensa amèrement Schnockmann.

La voix de l'huissier coupa court à ses méditations :

— *Qui ça ou vlé voi ?* (Qui voulez-vous voir?)

— Le général Népomucène Annibal ! Je suis...

— Ce n'est pas le jour d'audience de Son Excellence !

— Peu importe ! Le général me recevra lorsqu'il saura qui je suis ! Voici ma carte, allez-la lui porter.

L'huissier, intimidé par le ton de Schnockmann, n'osa pas insister davantage. Il prit la carte des mains de l'Alle-

mand et s'en fut la porter au général de service.

Quelques instants plus tard, un superbe nègre, engoncé dans un uniforme surchargé de dorures, apparaissait dans le salon où se tenait Schnockmann et, respectueusement, le priait de le suivre.

Digne et raide, Schnockmann emboîta le pas à son interlocuteur, et, derrière lui, arriva dans le grand salon où Népomucène Annibal donnait ses audiences.

Le président de la République d'Haïti s'y trouvait, debout derrière un vaste bureau d'acajou de style empire — tout flambant neuf — ainsi, d'ailleurs, que le restant du mobilier garnissant la pièce.

A la vue de Schnockmann, Népomucène Annibal sourit — comme sourirait un chacal, s'il pouvait sourire :

— Comme c'est gentil à vous, cher docteur Schnockmann, d'être venu me voir ! dit-il. Et comment allez-vous ?

Cependant, le général qui avait introduit l'Allemand était sorti.

— Très bien ! Je vous remercie, Excellence ! répondit l'associé de Josuah May en essayant de prendre un air gracieux.

— Cela me fait plaisir !... Et M. Josuah May va bien, lui aussi ?

— Oui, Excellence ! Je viens pour...

— ... Me verser les cent mille dollars.

Je m'en doute ! Mais ce n'était pas la peine de vous déranger, cher docteur ! interrompit le vieux nègre avec une exquise courtoisie. Vous n'aviez qu'à télégraphier à une banque où vous avez des fonds de me verser la somme en question !

Bien qu'estomaqué par ce préambule, Herr Schnockmann ne se démontra pas :

— Permettez, Excellence, dit-il, je suis venu, avant tout autre chose, vous faire part, d'accord avec M. Josuah May, que les filons d'or existant dans la vallée de l'Urubu s'appauvrissent promptement... Aussi, malgré toute notre bonne volonté, malgré tout notre dévouement, tout notre désir de vous être agréable, il nous est impossible de vous verser 100 000 dollars par mois ! Impossible !... Et je ne parle pas de la malheureuse affaire du *Prinz Mauritz*, dont l'or n'a pas été perdu pour tout le monde... Nous allons faire une enquête, Excellence, et, sitôt que nous saurons la vérité, nous ferons intervenir les gouvernements allemand et anglais !... A moins que cela vous déplaise, Excellence ! Dans ce cas, pour ne pas vous créer d'embarras, nous laisserions les choses en l'état... Mais, en tout cas, nous ne pouvons vous verser 100 000 dollars par mois ! C'est trop, c'est impossible !

Népomucène Annibal avait laissé parler son interlocuteur sans l'interrompre. Lorsque Schnockmann se fut tu, le vieux nègre laissa s'écouler cinq secondes pour être bien certain que l'Allemand avait terminé. Il parla à son tour.

— Admirable docteur Schnockmann, dit-il, on voit bien que vous avez fait de brillantes études ! Ah, oui ! Vous discutez avec aisance et facilité ! Et je vous en félicite ! En votre qualité de professeur de philosophie à l'Université d'Heidelberg, vous devez savoir qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut, n'est-ce pas ? Moi, j'ai besoin de 100 000 dollars par mois. Il me les faut.

Jusqu'ici, je vous ai laissés, vous et M. Josuah May, vous enrichir de l'or de l'Urubu. Je me suis contenté de peu de chose ; je pensais que, de vous-même, vous le reconnaîtriez. J'ai été déçu !

Mon illustre prédécesseur Dessalines disait avec juste raison : « Plumez poule, tant ça ou capable, min prends gade li pas rélé » (1). Eh bien, vous m'avez trop plumé, je crie, mais pas bien fort ! Acceptez donc mes propositions, sans quoi, adieu l'Urubu ! je vous retire la conces-

(1) Plumez autant de poules que vous pourrez, mais prenez garde qu'elles ne crient pas.

slon et fais exploiter les champs d'or par le gouvernement haïtien, suivant le conseil que m'a donné l'amiral Strawberry, le nouveau ministre de la Marine !

Quant à l'histoire du *Prinz-Mauritz*, vous paraissez me menacer de faire une enquête : ne vous gênez pas, je vous en prie !... Je suis un homme simple : versez-moi mes 100 000 dollars : je n'en demande pas plus !

— Excellence, je... nous... nous irions jusqu'à 150 000...

— Dollars ? Accepté !

— Non ! Francs ! rectifia Schnockmann que son assurance abandonnait.

— Me prenez-vous pour un épicier qui marchande du *bacalao* (morue), monsieur Schnockmann ? déclara Népomucène. C'est 100 000 dollars ! Avant de sortir d'ici, il faut me dire oui ou non !

— Mais, je... je voudrais au moins consulter M. Josuah May ! fit l'Allemand, éperdu par le ton sur lequel parlait son interlocuteur.

— Allez au télégraphe ! Il est bientôt onze heures ! je vous donne jusqu'à cinq heures ce soir pour me donner une réponse. Si, à cinq heures, je n'ai pas les 100 000 dollars, le *Capoy-la-Mort* appareillera aussitôt pour le Cap-Haïtien avec des troupes !

Schnockmann jugea inutile d'insister.

Il salua le vieux président, et, d'un pas mal assuré, se retira. Il était anéanti. Qu'allait lui dire Josuah May à son retour, lui qui s'était flatté de convaincre et de rouler Népomucène Annibal? Pourtant, il n'y avait pas à tergiverser!

Schnockmann le comprenait!

Mâchonnant des imprécations contre Népomucène Annibal et Arsène Dulard, l'Allemand se rendit au bureau du télégraphe et rédigea une longue dépêche devant être envoyée par câble au Cap-Haïtien d'où un poste de T. S. F. la transmettrait aussitôt à Urubuwald.

Dans ce télégramme, chiffré naturellement, Schnockmann relatait, sans en omettre aucun détail, son entrevue avec Népomucène Annibal et demandait à Josuah May des instructions immédiates, qu'il le priait de lui expédier à bord du *Mahoura*.

Son télégramme parti, Herr Schnockmann regagna le yacht. Il déjeuna sans appétit, et, anxieux, attendit la réponse de son associé...

II

Josuah May était un homme pratique avant tout : à quatre heures du soir, l'opé-

rateur du poste de T. S. F. installé à bord du *Mahoura* apportait à Schnockmann un papier sur lequel il venait de transcrire une dépêche chiffrée provenant d'Urubuwald.

Herr Schnockmann l'eut rapidement traduite. Elle était ainsi conçue :

« *Acceptez propositions Népomucène Annibal. Assurez-vous de son amitié. Pas de fantaisie, surtout. Et revenez à Urubuwald. Pour les fonds, adressez-vous à la Banque Nationale. Josuah May.* »

L'Allemand rougit légèrement. Il s'attendait à cette réponse. Deux phrases seulement le choquaient : « *Pas de fantaisie surtout* » et « *Revenez à Urubuwald* ». Ces deux ordres révélaient clairement les sentiments de Josuah May à son égard. Sans aucun doute, l'Anglais se méfiait de son zèle et préférait l'avoir auprès de lui afin d'éviter des « gaffes » possibles...

— Ce Josuah ! marmotta Schnockmann. Il ne m'a jamais compris ! Pauvre homme ! Sans moi, il n'aurait jamais eu l'Urubu ! Mais c'est le sort de tous les génies de ne pas être appréciés par la foule !... Ce Josuah ne sera jamais qu'un épicier enrichi, incapable en quoi que ce soit de me comprendre ! Pauvre homme !

Un peu soulagé par ces pessimistes réflexions, Schnockmann sauta dans un des canots du *Mahoura* et se fit conduire à terre. Il arriva bientôt au palais présidentiel. Népomucène Annibal avait dû donner des ordres le concernant, car, à peine eut-il franchi la haute porte, que le général qui l'avait introduit lors de sa première visite, s'avança à sa rencontre et, après l'avoir respectueusement salué, le conduisit tout droit au salon de Népomucène Annibal.

La porte franchie, Schnockmann, soudain, s'arrêta, interloqué et furieux à la fois : au côté de Népomucène Annibal, qui se tenait debout au milieu de la pièce, il venait d'apercevoir Ernest Moreau ou plutôt Arsène Dulard !

Le drôle grimaçait un sourire gouailleur et cynique. Rasé de frais, les cheveux pommadés, son visage crapuleux flanqué de deux accroche-cœur luisants, Arsène Dulard était revêtu d'un costume de drap noir brodé de larges palmes d'or. De fins escarpins vernis le chaussaient...

— Entrez donc, cher monsieur Schnockmann ! s'écriait Népomucène. Nous vous attendions !

L'Allemand, les lèvres pincées par la colère, fit trois pas en avant et murmura :

— Je vous présente mes hommages, Excellence !

— Merci !... J'ai prié mon ami, le sénateur Ernest Moreau, ministre des Chemins de fer et des Mines, d'assister à notre entretien. C'est un homme de bon conseil ! D'ailleurs, je crois me rappeler que vous vous connaissez !

Herr Schnockmann, méprisant, fit un salut de tête.

— De quoi ? glapit Arsène Dulard-Ernest Moreau, on ne reconnaît plus les amis ?... C'est-il que vous êtes timide, le petit père ? J'aurais pas cru ça de vous !... D'abord, j'ai beau être à la hauteur, et ministre, je ne renie pas les amis ! Même, je vous pardonne de m'avoir refait ! L'Urubu est riche ! Y a du pognon pour tout le monde !

— Parole sage et profonde ! fit Népomucène Annibal. Je suppose, cher monsieur Schnockmann, que vous m'apportez la réponse de M. Josuah May ?

— Oui ! dit sèchement l'Allemand, qui avait hâte d'en finir. M. Josuah May cède à mes instances. Pour vous montrer l'estime qu'il a pour vous, Excellence, il est prêt à vous verser les 100 000 dollars que vous m'avez prié de lui demander !

— Je n'ai jamais douté du dévouement du noble Josuah May ! affirma Népomu-

cène, sérieux comme un juge. Et vous avez l'argent?

— Oui ! Je vais vous donner un chèque de 100 000 dollars sur la *Banque Nationale*.

— Ah ! Vous avez des fonds déposés à la Banque Nationale? murmura le vieux nègre. Bien... Très bien !

— C'est bon à savoir ! ajouta le ministre des Chemins de fer et des Mines.

Schnockmann lui lança un regard furibond, et, sans plus dire un mot, tira de sa poche un stylographe et un carnet de chèques. Après en avoir rempli un, il le tendit à Népomucène Annibal. Le vieux nègre, l'ayant lu, l'inséra dans son portefeuille et déclara :

— Tout va bien ! Nous sommes le 21 : dites à M. Josuah May qu'il n'oublie pas de me faire remettre un semblable chèque dans neuf jours !

— Je n'y manquerai pas, Excellence ! affirma l'Allemand. Permettez-moi, maintenant, de vous présenter mes adieux : je repars ce soir pour Urubuwald !

— Je vous souhaite bon voyage, Herr Schnockmann ! fit le vieux président qui ne tenait pas à prolonger l'entretien.

— Minute ! siffla le ministre Arsène Dulard. J'ai un petit renseignement à demander à « Monsieur » ! Je voudrais

savoir ce qu'est devenu le *Not...* je veux dire le comte Henry-Jacques de Clarmont?

— Vous voulez dire le forçat évadé Jules Chaffert? murmura dédaigneusement Schnockmann en toisant Arsène Dulard.

— Tu l'as dit, bouffi! Jules Chaffert ou le comte de Clarmont, c'est kif-kif, cher monsieur! Et qu'est-ce qu'il fait? Il est *cramsé*, hein?

Le docteur Schnockmann, bien que se flattant de posséder à fond la belle langue française, ignorait totalement la signification du mot « *cramsé* ». Il ne s'attarda pas à essayer de comprendre et répondit :

— Ce Jules Chaffert a survécu à votre tentative d'assassinat : il est en ce moment à l'hôpital d'Urubuwald !

— Oh !, siffla Arsène Dulard dont les yeux brillèrent. Veine!... Monsieur Schnockmann, je pars avec vous... oui!... je vais inspecter les mines de l'Urubu!... Pas vrai, mon président? Je suis ministre, faut que je voie ce qui se passe !

— Allez donc, mon cher sénateur ! acquiesça Népomucène Annibal qui se sentait une grande amitié pour le joyeux Arsène Dulard.

— J'y vais donc ! Je ferai un rapport sur la mine... et pommé ! Faut que ça se passe en règle ! J'connais qu'ça ! La règle !

Sans ça, y a plus moyen de vivre ! Donc, j'vous accompagne « mossieu » Schnockmann ! ça m'fera plaisir de revoir « mossieu » Josuah May, bien qu'il n'ait pas été très chic avec mézigue ! Mais c'est oublié ! Entre grosses légumes, on doit s'entendre !

Je vous demande qu'une chose, c'est de me livrer le notaire... Chafflert... c'est un traître et un fainéant : j'veux le crever à petit feu !

— Comme vous voudrez ! fit Schnockmann, impassible et résolu à tout entendre.

— Merci ! Et puis, faudra plus me traiter d'assassin et me faire une... tête... de singe malade ! Je suis minisse : faut m'respecter.

Schnockmann, comprenant qu'il était à la merci du bandit, domina la colère qui le tenait :

— Je ne demande pas mieux que de... de m'entendre avec vous, monsieur Ernest Moreau ! articula-t-il péniblement.

Arsène Dulard, du reste, n'en demandait pas plus. L'idée qu'il allait tenir Chafflert à sa merci, Chafflert qui l'avait trahi, faisait bouillir son sang. Il laissa l'Allemand prendre congé de Népomucène Annibal, et, après avoir entendu les instructions du président de la République d'Haïti, il se rendit, deux heures plus tard, à bord du *Mahoura*. Au coucher

du soleil, le yacht de Josuah May appareilla pour le Cap-Haïtien.

Népomucène Annibal, on le voit, avait suivi les conseils de Jim Strawberry. Il n'avait, jusque-là, pas lieu de s'en repentir. Grâce à son accord avec l'Américain, la marine haïtienne s'était augmentée d'une solide unité, la *Charlotte*, débaptisée et devenue le *Dessalines*. De plus, au lieu de toucher 100 000 francs par mois de l'*Urubuwald Company*, il allait en recevoir 250 000, les autres 250 000 devant être distribués, 200 000 à Jim Strawberry et 50 000 à Arsène Dulard.

Ainsi, tout était pour le mieux. Grâce à l'or de l'Urubu le vieux président, sans augmenter les impôts, avait réussi à accomplir un prodige : celui de payer exactement soldats et fonctionnaires.

Aussi son pouvoirs'affermissait-il chaque jour, au point qu'il avait réussi à faire voter par le Sénat une loi conférant les droits de citoyens haïtiens à Jim Strawberry et à Ernest Moreau, bien qu'ils fussent de race blanche. Il avait nommé le premier amiral de la flotte haïtienne « en récompense de ses loyaux services », et fait élire le second sénateur pour le nommer ensuite ministre des Mines et des Chemins de fer.

Ainsi, Népomucène Annibal était tranquille. Il était bien certain que ni Jim

Strawberry, ni Arsène Dulard ne chercheraient à prendre sa place : ils étaient *blancs*, et, malgré tout, suspects à tout bon Haïtien : seule, son autorité leur permettait de rester au pouvoir.

Bien qu'il eût eu le ferme espoir que Josuah May accepterait ses exigences, la rapide capitulation de l'Anglais l'emplit de joie, d'une joie mêlée d'un peu d'amertume : « J'aurais dû demander plus ! » pensa-t-il après le départ de Schnockmann. Mais il était assez sage pour savoir se borner. Il remit à plus tard de nouvelles exigences.

Pendant les trois mois qui suivirent, Népomucène Annibal goûta la quiétude la plus parfaite. Son adversaire, le général Moule-à-Chique, réfugié avec quelques centaines de partisans dans les mornes de la Hotte, n'osait plus donner signe de vie. De temps en temps, Ernest Moreau-Arsène Dulard télégraphiait d'Urubuwald que tout allait bien. Quant à Jim Strawberry, sa situation d'amiral et de ministre — avec 200 000 francs par mois d'appointements — le contentait pleinement. Il se tenait tranquille.

Pour Iston de la Camusardière, il était resté amiral et commandait toujours le *Capoy-la-Mort* : Jim Strawberry ayant préféré rester à bord du *Dessalines*.

Le mois de mai approchait. Habituellement, c'est le 4 mai que se célèbre chaque année en Haïti, l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance de l'île par Dessalines.

Népomucène Annibal résolut d'affirmer son pouvoir par une innovation. Sa fête patronymique, la Saint-Népomucène tombant le 15 mai, il fit rédiger par le général Froussamor, président du Sénat, un appel, invitant la population à célébrer en même temps l'indépendance d'Haïti et la fête du magnanime et vaillant président Népomucène Annibal !

Une loi fut votée dans ce sens par le Sénat.

Peu importait, d'ailleurs, aux Haïtiens : ils n'en étaient pas à quelques jours près, d'autant plus que de nombreuses personnes chuchotaient que Népomucène Annibal devait faire bien les choses : distribution de rhum à tous les carrefours, etc.

Aussi, dès les premiers jours du mois de mai, les préparatifs commencèrent. Des arcs de triomphe, faits de feuilles de palmier entrelacées, et portant des inscriptions à la gloire de Népomucène Annibal, furent érigés un peu partout ; des estrades, devant servir aux orchestres chargés de faire danser la population, furent construites à chaque carrefour. Dans le port,

les navires se préparaient à pavolser.

La veille de la Saint-Népomucène, les journaux de Port-au-Prince publièrent cet entrefilet qui ajouta encore à l'enthousiasme général.

L'Albatros, le yacht du richissime industriel français Lucien Soubirous, vient d'arriver en rade.

« M. Soubirous, en compagnie de quelques amis, est venu spécialement, paraît-il, pour assister aux magnifiques fêtes qui vont avoir lieu en l'honneur de notre vénéré président, le magnanime général Népomucène Annibal. Félicitons-nous de cette visite : elle prouve que les merveilleuses solennités haïtiennes commencent à être connues et appréciées en Europe. »

Quel était ce Lucien Soubirous ?

Népomucène Annibal, bien qu'il rassemblât ses souvenirs, ne se rappelait jamais avoir entendu prononcer ce nom... En tout cas, il devait être puissamment riche car son yacht, que le vieux président pouvait apercevoir de ses fenêtres, était d'une somptuosité sans pareille. Grand comme un transatlantique, tout blanc et or, de formes fines et élancées, ses deux cheminées jaunes, hautes comme des tours, ses rouffles d'acajou luisant au soleil, il

dominait de sa masse le *Capoy-la-Mon* et le *Dessalines* qui, à côté de lui, paraissaient deux bateaux-mouches...

A cinq heures du soir, Népomucène Annibal, qui voulait se reposer afin d'être frais et dispos pour assister aux fêtes du lendemain, allait quitter le salon qui lui servait de cabinet de travail, lorsqu'un de ses officiers d'ordonnances entra, essoufflé :

— M. Lucien Soubirous vient d'arriver au palais, mon général ! Il sollicite une entrevue de Votre Excellence !

— Ah !... oh !... Faites-le... introduire ! fit Népomucène Annibal, flatté et intrigué à la fois.

L'officier sortit.

Népomucène Annibal, resté seul, alla se mirer dans la grande glace fixée à mur, face à son bureau. Il passa sa main dans ses cheveux laineux, défripa de quelques tapes son uniforme chamarré et, enfin, s'étant souri d'un air avantageux (il se trouvait très bien), alla se rasseoir derrière son bureau et prit une pose à la fois digne et sérieuse, ainsi qu'il convenait.

La porte se rouvrit. Népomucène leva la tête et aperçut un élégant jeune homme, paraissant environ dix-huit ans. Le visage était bronzé, mat, les traits fins, l'œil bleu et vif, la bouche un peu moqueuse.

L'inconnu était vêtu d'un costume de

piqué blanc, très simple, mais d'une coupe parfaite. De légers souliers de peau de daim blanchie le chaussaient.

Très à l'aise, il entra, s'arrêta à quelques pas du bureau derrière lequel était assis Népomucène Annibal, adressa à ce dernier une légère inclinaison de tête, qui était polie, sans plus.

— Monsieur Lucien Soubirous ! fit le vieux nègre en se levant, étonné, car il se rappelait avoir lu que le propriétaire de l'*Albatros* était un richissime industriel, c'est-à-dire un homme d'un certain âge.

— C'est moi-même, monsieur le président ! répondit le jeune homme.

Au son de cette voix, Népomucène Annibal tressaillit. Il s'inclina, cependant, et déclara :

— Soyez le bienvenu, monsieur !... Vous êtes sans doute avec monsieur votre père ?

— Non ! Mon père est mort il y a plusieurs années !

— Ah !... dit Népomucène, embarrassé. Enfin, je vous remercie, monsieur de m'honorer de votre visite ! Je suis...

— Oh ! Vous n'avez pas à me remercier, monsieur le président ! répondit l'inconnu froidement.

Ce disant, il attira une chaise à lui et s'y assit.

Népomucène Annibal pensa que ce jeune Français était sans gêne.

Mais il n'était pas au bout de ses étonnements :

— Sommes-nous seuls, monsieur le président ? demanda l'inconnu, à brûle-pourpoint.

— Oui !... Mais pourquoi cela ?...

— J'ai à vous entretenir de choses très graves, monsieur le président !

— De choses très graves ?

— Oui ! Et très importantes aussi !

— Je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre, monsieur le président !... Mais je vous répète ma question, et ceci dans votre propre intérêt : Sommes-nous seuls et personne ne peut-il nous entendre ?

Népomucène Annibal ne répondit pas tout de suite. Il était de plus en plus intrigué et commençait même à s'inquiéter. Il fixa son jeune visiteur d'un œil interrogateur. Mais l'inconnu resta impassible et soutint son regard sans broncher.

— Oui ! Nous sommes seuls ! dit enfin Népomucène. Parlez, monsieur !

Lucien Soubirous se cala commodément sur sa chaise :

— Avant d'en arriver au motif de ma présence ici, dit-il, je veux vous demander, monsieur le président, de me per-

mettre de vous poser quelques questions. Croyez bien que ce n'est pas une vaine curiosité qui me fera parler, mais bien le désir sincère de m'entendre avec vous !

L'inquiétude de Népomucène Annibal croissait :

— Où voulez-vous en venir, monsieur ? dit-il.

— Vous allez le voir, monsieur le président... Voici, d'ailleurs, mes questions... *Êtes-vous riche ?... Ne vous sentez-vous pas fatigué ?... Êtes-vous sûr de tous ceux qui vous entourent ?... C'est tout !*

Népomucène Annibal fronça les sourcils. Décidément, ce jeune millionnaire dépassait les bornes !

— Ce sont des choses qui ne regardent que moi, monsieur ! dit-il sèchement.

— Et je suis de votre avis, monsieur le président ! Cependant, je vous le répète, mes questions n'ont pour mobile que votre seul intérêt !

— Expliquez-vous, alors, grommela le vieux nègre.

— Permettez, monsieur le président ! Je suis seul juge de ma conduite. Je vous prie donc de répondre d'abord à mes questions !

Népomucène Annibal fixa de nouveau son mystérieux interlocuteur, lequel, du reste, demeura parfaitement impassible.

Le vieux nègre, de plus en plus intrigué, resta quelques instants indécis, pris entre l'envie de faire expulser l'insolent et le désir de satisfaire sa curiosité. Ce fut cette deuxième éventualité qui l'emporta. Il haussa les épaules et se contraignit à sourire :

— Après tout, monsieur, dit-il, je ne vois pas pourquoi je ne répondrais pas à vos questions, si bizarres soient-elles. Je ne puis pas riche, ayant dépensé ma fortune pour le bien de mon pays !... Je ne me sens pas fatigué ; jusqu'à la mort, je veux me consacrer à la gloire d'Haïti ! Pour ce qui est de ceux qui m'entourent, je les crois loyaux et vaillants, et prêts à faire leur devoir !

Le jeune Français sourit à son tour et s'inclina :

— Je suis heureux, monsieur le président, de vous voir en de tels sentiments ! Je vous remercie d'avoir bien voulu répondre si *franchement* à mes questions ! J'en arrive donc à l'objet de ma visite !

Je suis venu à vous pour vous proposer un million de dollars, et le passage gratuit à bord de mon yacht jusqu'où vous désirerez, à condition que vous donniez votre démission de président de la République d'Haïti ! Ainsi vous serez riche et certain

de n'être pas renversé et de vous reposer en paix !

La stupeur de Népomucène, en entendant ces étonnantes paroles, fut si grande qu'il ne songea pas à interrompre le jeune Français. Ce ne fut qu'après quelques secondes qu'il reprit possession de lui-même. Comme poussé par un ressort, il se dressa et glapit :

— Vous êtes fou, monsieur ? Fou !... hein ?... je...

— Pas le moins du monde, monsieur le président ! Du moins, je ne le pense pas !

— Vous n'avez pas parlé sérieusement, je suppose ?

Très sérieusement, monsieur le président ! Et lorsque...

— Je vais vous faire arrêter ! Vous m'insultez...

— Si je vois la porte s'ouvrir, je vous brûle la cervelle, comme vous avez fait l'an dernier au général Scipion Macaya ! jeta froidement Lucien Soubirous — et, en même temps, il braquait sur Népomucène Annibal un revolver de précision.

Le vieux nègre était devenu livide...

— Oh ! Mais... mais c'est un... un guet-apens... un...

— Non ! c'est une explication ! Tenez-vous tranquille !

— Ah ! vous... vous... je vous recon-

nais... Vous êtes... hoqueta le vieillard en reculant d'un pas.

— Je suis le mousse Jean Lenoël ! fit le pseudo Lucien Soubirous en s'inclinant. Je vous l'avais dit, que nous nous reverrions. Mais je ne suis pas venu ici pour faire du drame ! Oui ou non, acceptez-vous mes conditions ?

— Jamais ! Je... gronda Népomucène en grinçant des dents.

— Tant pis !... Dans ce cas, je vous annonce que, dès demain, l'armée du général Napoléon Moule-à-Chique va marcher sur Port-au-Prince, et que ledit général Moule-à-Chique a formellement juré de vous jeter lui-même dans le trou aux crabes, vous savez, ce trou où vous m'aviez fait jeter avec mon ami Loustalot ! Et...

— Moule-à-Chique ? Ce traître ? Je le méprise ! Il est sans le sou et sans armée ! glapit Népomucène Annibal qui peu à peu, reprenait son sang-froid.

— Erreur ! son armée est forte, et sa caisse garnie, par mes soins, de plusieurs centaines de mille dollars !

— Que vous aurez volés, sans doute ! Nous verrons bien ! En attendant, malgré votre revolver, vous ne sortirez pas vivant d'ici ! Vous avez été condamné à mort... Ah ah ! hein?... Je vais vous faire fusiller !

— Je regrette de vous dire que vous

ne le ferez pas, car si, dans une heure, je ne suis pas de retour à bord de mon yacht, mes officiers ont l'ordre de bombarder Port-au-Prince !

Népomucène Annibal haussa les épaules :

— Vous oubliez, jeune homme, prononça-t-il d'un ton méprisant, que l'escadre haïtienne est en rade, prête à foudroyer votre navire au premier coup de canon !

— Je l'oublie très peu ! C'est même pourquoi, tout à l'heure, je vous ai demandé — souvenez-vous-en — si vous étiez sûr de tous ceux qui vous entourent !... Car l'amiral Jim Strawberry, votre ministre de la Marine, est depuis quinze jours à mon service avec son navire le *Dessalines* !... Vous comprenez ? Il est vrai qu'il vous reste le *Capoy-la-Mort*. Mais pas pour longtemps, car tout à l'heure, je vais donner ordre de le couler : ce sera vite fait !

Jean Lenoël se tut. Son revolver au poing, il regarda ironiquement son interlocuteur. Népomucène Annibal était devenu gris-cendre. Les deux mains appuyées sur le rebord de son bureau d'acajou, il tremblait convulsivement. Ses yeux dardaient un reflet sanglant. Il soupirait avec bruit, les narines froncées, les mâchoires contractées par la fureur ; ne trou-

vant pas de parole pour exprimer les sentiments qui l'agitaient.

Jean Lenoël, sans cesser de le surveiller, tira de son gousset un merveilleux chronomètre en or :

— Cinq heures quarante ! dit-il. Décidez-vous, monsieur le président ! Ma chaloupe doit venir me chercher à six heures !... Est-ce la paix ou la guerre ?... Préférez-vous démissionner dignement et vivre en rentier le restant de vos jours, ou bien finir dans le trou aux crabes ?

— Misère et Mort ! éclata Népomucène. Allez-vous-en, tonnerre-macaque ! Allez-vous-en ! Allez avec ce traître de Moule-à-Chique ! Allez !... Allez tous !... Je vous jetterai moi-même dans le trou aux crabes !... Je vous... je... je...

— C'est entendu, monsieur le président ! déclara Jean Lenoël, très calme. Il s'inclina fort poliment, et, à reculons, sortit...

Lorsque Népomucène Annibal se fut un peu calmé, le jeune Français était loin.

Le vieux nègre, tordu par la fureur, les tempes battantes, courut vers la fenêtre qu'il ouvrit : l'air manquait à ses poumons ! Il resta là pendant près d'une heure, la bouche entr'ouverte, ne parvenant pas à reprendre son sang-froid.

Cependant, dans les rues et dans les carrefours, la fête en l'honneur de Saint-

Népomucène commençait déjà. Des lampions s'allumaient un peu partout. Aux carrefours, des orchestres scandaient la Bamboula nationale :

Tsoun Kalalou, Tsou Kalalou,
Tsoun Kalalou, Kalalou, Kalalou...

Soudain, Népomucène Annibal poussa un cri de rage sourde : l'*Albatros*, le yacht de Jean Lenoël, ancré au milieu du port, s'ébranlait lentement en faisant mugir sa puissante sirène, et se dirigeait vers le large ; et, à deux cents mètres derrière lui, en ligne de file, le *Dessalines* et le *Capoy-la-Mort* appareillaient à leur tour... Tous trois disparurent bientôt...

— Ah ! traîtres ! traîtres-gueux, voleurs, pourceaux, macaques ! glapit le vieux nègre. Ils me trahissent tous ! Mais je le leur ferai payer cher ! Oh ! oui ! Tous dans le trou aux crabes ! Tous ! Mais comment ce petit serpent de Français, qui s'est enfui comme un pouilleux d'Urubuwald, est-il devenu millionnaire ?... Oh ! je le ferai dévorer vivant par les crabes, et devant moi !

III

Après avoir en vain essayé de disputer aux forçats d'Arsène Dulard la possession

du *Prinz-Mauritz*, Jean Lenoël, M. Montalais et Aimable Loustalot, entraînant avec une jeune fille inconnue, avaient dû céder devant le nombre et s'étaient réfugiés dans une cabine du paquebot hollandais d'où ils espéraient s'enfuir par un hublot.

Malheureusement, les fugitifs, n'ayant pas eu le temps de choisir leur retraite, s'étaient précipités dans la «soute aux valeurs» du *Prinz-Mauritz*, cabine blindée servant à entreposer les colis précieux, et qui n'avait pour toute ouverture que la porte par laquelle Jean Lenoël et ses compagnons était entrés. Et, comble de malheur, le mousse, ayant enflammé une allumette, avait constaté que la porte, aussitôt refermée par les fugitifs, ne s'ouvrait que du dehors : la serrure était à l'extérieur !

Pendant les premières minutes qui suivirent cette déconverte, Jean Lenoël et ses compagnons restèrent muets. La jeune inconnue s'était évanouie. L'allumette que tenait le mousse s'étant éteinte, les trois Français furent plongés dans les ténèbres. A travers les massives cloisons, l'écho assourdi des hurlements des acolytes d'Arsène Dulard arrivait jusqu'à eux.

— Que faisons-nous ? murmura Jean Lenoël.

— Eh ! rien ! maugréa Montalais. Nous sommes enfermés ici comme dans un coffre-fort ! Il n'y a rien à faire !

— Les bagnards finiront bien par ouvrir la porte ! remarqua le mousse. Nous n'avons qu'à préparer nos revolvers et à attendre ! Dès que la porte s'ouvrira, nous leur sauterons dessus et essaierons de nous frayer un passage jusque sur le pont d'où nous nous jetterons à la mer...

— Il n'y a vraiment pas autre chose à faire ! appuya Loustalot.

— En attendant, occupons-nous de cette pauvre jeune fille ! fit le mousse.

Il craqua une des rares allumettes qui lui restaient encore :

— Chouette ! dit-il. Un fanal !

Une lanterne, muni d'une grosse bougie, était en effet accrochée près de la porte. Elle devait, sans doute, servir au marin chargé de nettoyer la soute. Jean Lenoël s'en empara, l'alluma et la posa sur le parquet de tôle.

Aidé de Montalais, il souleva l'inconnue et l'adossa contre la muraille. La jeune fille poussa un soupir et ouvrit les yeux. Vêtue d'un élégant costume de tussor noirci par la poudre et rougi par le sang, elle paraissait une quinzaine d'années. Son visage d'un ovale régulier, la peau

mate, était d'une grande beauté. Une abondante chevelure brune, à demi dénouée, tombait sur ses épaules.

Elle fixa sur Jean Lenoël le regard brillant de ses grands yeux noirs et murmura quelques paroles en langue portugaise.

Le mousse fit une grimace interrogative, et, se tournant vers M. Montalais, demanda :

— Vous avez compris vous?

Le négociant rouennais allait répondre, lorsque l'inconnue parla :

— Je parle français aussi, dit-elle en notre langue !... Je suis Brésilienne... Mais... où sommes-nous, messieurs ? je...

— Dans la soute aux valeurs du *Prinz-Mauritz* où nous vous avons transportée ! la renseigna M. Montalais, cependant qu'à voix basse Jean Lenoël enjoignait à Loustalot de rester en faction derrière la porte, prêt à tout.

La jeune Brésilienne fixa sur Montalais un œil égaré :

— Ah ! oui ! gémit-elle. Je me souviens ! Mon pauvre père ! Ah ! Les assassins... où sont-ils?... Ah ! je voudrais mourir ! Papa ! A...

Sa phrase s'acheva en un long sanglot. Elle recouvrit son visage de ses mains et resta ainsi, toute secouée par sa dou-

leur. Jean Lenoël et ses compagnons, silencieux, s'étaient détournés. Ils comprenaient que l'infortunée pleurait son père. Enfin, l'inconnue se calma un peu. De son mouchoir, elle essuya ses yeux gonflés de larmes :

— Mon père !... Ils l'ont tué ! gémit-elle. Oh ! messieurs !... je voudrais bien le voir... une dernière fois. Mon pauvre père !...

Doucement, Jean Lenoël entreprit de faire comprendre à l'orpheline que son désir était irréalisable :

— Nous ne pouvons sortir d'ici, mademoiselle... les bandits nous tueraient. Prenez courage !... On va certainement envoyer à notre recherche et nous serons sauvés ! Qui sait, peut-être que votre père n'est que blessé !

— Oh ! non ! je l'ai vu... j'ai vu...

Un sanglot l'interrompit. De nouveau, elle se couvrit les yeux de ses mains, sans doute pour effacer le souvenir de la scène d'horreur à laquelle elle faisait allusion.

— Il ne fallait pas me sauver ! dit-elle brusquement. Ah ! j'aimerais mieux être morte !

Quelques minutes encore, elle sanglota. Elle parvint pourtant à se calmer et se leva :

— Pardonnez-moi, messieurs ! dit-elle

tristement. Mais j'ai tant de peine ! tant de peine ! Mon pauvre père !

Par quelques paroles émues, Jean Lenoël et M. Montalais essayèrent de reconforter l'inconnue. Elle tamponna ses yeux et, d'une voix qu'un hoquet convulsif interrompait, elle raconta son histoire aux trois Français :

Fille d'un grand négociant en charbons de Pernambuco, Fernando de Amaurin, elle était partie avec son père pour faire une croisière aux Antilles. Après un mois de voyage, tous deux s'étaient embarqués sur le *Prinz-Mauritz*, où, dès le commencement de l'attaque des forçats, M. de Amaurin avait eu la tête écrasée avec une barre de fer par un des assassins...

— Mon nom est Marieta ! conclut-elle. Pourquoi ne suis-je pas morte avec mon père !

Mornes et silencieux, Jean Lenoël et M. Montalais baissèrent la tête, sans répondre. Ils pensaient, que, peut-être, le souhait funèbre de Marieta de Amaurin allait être exaucé...

Cependant, l'on n'entendait plus rien. Le silence.

— Ce calme ne me dit rien de bon ! murmura Jean Lenoël. Je voudrais bien savoir ce...

Une formidable secousse ébranla la cabine. La lanterne glissa, alla heurter le mur et s'éteignit ! Jean Lenoël, Alexandre Montalais, Amable Loustalot et Marieta de Amaurin, projetés violemment dans le sens de l'avant du paquebot roulèrent les uns sur les autres sans avoir pu se retenir, et se trouvèrent, sans savoir comment, couchés sur un des murs qui était devenu horizontal.

Jean Lenoël se dégagea le premier :

— On a chaviré ! dit-il. C'est sûr !...

Ho ! Monsieur Montalais ! Loustalot !
Mademoiselle Marieta !

Un murmure confus lui répondit :

— Me voilà ! fit Montalais.

— Présent ! grogna Loustalot.

— *Sou aqui !* (Je suis ici !) murmura la jeune Brésilienne, qui, dans son émotion oubliait de parler français.

Jean Lenoël, rassuré, se mit à la recherche de la lanterne. A tâtons, il la découvrit et ralluma la bougie qui s'y trouvait. Un même cri d'étonnement partit de la bouche des quatre fugitifs : le parquet de tôle était devenu vertical : la cloison dans laquelle était encastrée la porte formait maintenant le plafond !

— Le *Prinz-Mauritz* a chaviré ! répéta M. Montalais.

— Il n'y a pas de doutes ! Faut sortir d'ici, et pas demain ! dit le mousse.

Personne ne répondit.

— Ça... ça descend ! s'écria soudain Marieta de Amaurin, les yeux agrandis par l'angoisse.

En effet, les trois Français sentirent que, sous leurs pieds, la cloison qui leur servait de plancher semblait se dérober. Ils éprouvaient une sensation semblable à celle que l'on ressent dans un ascenseur qui descend. Ils pâlirent. Sans dire un mot, ils se comprirent : le *Prinz-Mauritz*, après avoir chaviré, sombrait !

C'était la mort ! La mort par l'asphyxie et la noyade.

Cinq... dix... vingt secondes s'écoulèrent, et, brusquement, une légère secousse fit vibrer les tôles. Le mouvement de descente cessa :

— Nous devons avoir touché le fond ! murmura Montalais.

Marieta de Amaurin le regarda, ne comprenant pas. Mais le négociant rouennais n'eut pas à la renseigner. Car, à ce moment, par les rainures de la porte, de grosses gouttes d'eau commencèrent à perler. Elles tombèrent, et s'écrasèrent sur la tôle avec un bruit sourd :

— Voilà l'eau qui commence à suinter ! dit le mousse. Faut sortir d'ici ou

nous allons être noyés comme des rats !

— Ou asphyxiés ! murmura Montalais. Hélas, je crois bien qu'il va falloir nous résigner ! La seule ressource est la porte. Mais, à défaut de la serrure, la pression de l'eau la maintient aussi solidement que le ferait une montagne. Il est inutile d'essayer de l'ouvrir. D'ailleurs, nous n'avons pas d'outils !

Un morne silence suivit ces paroles. Marieta de Amaurin avait compris maintenant !

— Je suis bien contente de mourir, moi ! murmura-t-elle. Ainsi, je n'aurai plus de chagrin !

Nul ne lui répondit. Dans le silence, on entendit que le bruit produit par le choc des gouttes de plus en plus pressées, contre la tôle. Les trois amis se regardèrent. Déjà, sur la cloison qui leur servait de plancher, l'eau s'étalait en flaques qui grandissaient d'instant en instant.

— Eh bé ! Puisqu'on doit mourir, mourons ! murmura Loustalot. Autant en finir tout de suite ! D'abord moi je n'ai jamais eu de chance ! Ce n'est qu'un moment à passer, té ! Un coup de revolver, et *digo li qué venga* !

Et le brave Marseillais tira de sa ceinture son revolver et l'arma. Jean Lenoël se mit à rire. Loustalot et Montalais le

regardèrent, croyant qu'il devenait fou :

— Combien vous reste-t-il de cartouches, monsieur Montalais ? fit le mousse très sérieux.

— Mais... dit le négociant.

— Je vous demande combien il vous reste de cartouches, et à toi aussi, Loustalot ?

Les deux hommes, jugeant inutile de demander l'explication de cette question inattendue, y répondirent ensemble. Jean Lenoël sûr que Loustalot possédait encore une dizaine de cartouches et M. Montalais vingt-deux, exactement.

— Avec les trente qui me restent, cela fait plus de soixante ! C'est assez ! murmura le mousse.

— Que voulez-vous faire ? dit Montalais, étonné de cette réflexion dont il n'apercevait pas le sens.

— Oh ! cela n'a rien de mystérieux ! répondit le mousse. Et, aussi bien, peut-être que mon idée ne vaut rien !... Comme il ne semble pas que nous ayons à notre disposition aucun moyen raisonnable de sortir d'ici, j'ai pensé qu'il valait mieux jouer le tout pour le tout ! Mon projet est risqué et peut-être ne vaut rien ! Jugez-en ! Je vais retirer la poudre des cartouches qui nous restent : je la serrerais bien dans un morceau d'étoffe, et je place-

rai le paquet dans un des coins de la porte. Après je l'enflammerai ! L'explosion démantibulera la porte...

— Et nous serons tous noyés, à moins que nous soyons écrasés ! coupa Montalais.

— Ça je ne dis pas le contraire ! Mais se peut pourtant, que, seule, la porte cède, car la charge ne sera pas bien forte ! Dans ce cas, nous pourrions peut-être passer et arriver à la surface !

— Vous oubliez que la porte donne dans l'intérieur du navire.

— Non ! Mais l'écouille est à côté ! En tout cas, en admettant que nous ayons une chance sur un million de nous en sortir, j'estime, pour moi, que nous devons la tenter — car en restant ici, nous sommes sûrs de périr !

— Té, pitchoun ! Je suis bien de ton avis, moi ! s'écria Loustalot. Coquin de sort ! S'il faut mourir, autant que ce soit tout de suite !

M. Montalais hocha la tête :

— Après tout, vous avez raison. Lenoëll dit-il au mousse. Agissez donc ! Nous avons confiance en vous !

— Je vous en remercie, monsieur Montalais ! Sûr qu'il vaudrait mieux remonter en ascenseur : ce serait plus confortable ! Mais, on n'a pas le choix, alors..

Jean Lenoël sourit. Il se tourna vers Marieta de Amaurin qui écoutait les yeux pleins de larmes, et dit :

— Et vous, mademoiselle, m'autorisez-vous à tenter un moyen suprême de sortir d'ici en faisant sauter la cloison ? Savez-vous nager ?

— Oui, monsieur, je sais nager. Faites pour le mieux : peu m'importe de vivre ou de mourir, hélas !

Le mousse s'inclina.

Et, tout aussitôt, il se mit à l'ouvrage. Le temps pressait ! La bougie, déjà, était à demi consumée. Et, maintenant, ce n'étaient plus des gouttes, mais bien d'épais jets d'eau qui filtraient par les jointures de la porte.

Jean Lenoël tira son mouchoir de sa poche. Il le fit tenir par Loustalot, et aidé de M. Montalais, il eut rapidement vidé dedans la poudre contenue dans toutes les cartouches, à l'exception de deux, dont il disposait.

Ces préparatifs terminés, il noua ensemble les quatre coins de son mouchoir, de façon à former un paquet bien serré.

— Approche, Loustalot ! dit-il, que je grimpe sur ton dos !

Le brave Marseillais s'avança. Lestement, le mousse se jucha sur ses épaules.

Puis, au moyen de son poignard, il tassa le mouchoir plein de poudre entre la rainure de la porte et le *vaigrage* (1) garnissant le chambranle, à un endroit bien sec, et introduisit au milieu du sachet une des deux cartouches qu'il avait gardées :

— Ça y est ! dit-il en se laissant glisser sur le plancher. N'y a plus qu'à nous dire adieu, des fois qu'on y reste !... Monsieur Montalais, pardonnez-moi si je vous ai des fois répondu un peu brusquement. Nous autres, Parigot, on a le sang vif...

— Je n'ai rien à vous pardonner, Lenoël ! Vous êtes un brave et vaillant garçon ! Si j'avais eu un fils, j'aurais voulu qu'il vous ressemblât !

Et le négociant rouennais, saissant la main du mousse, la broya entre les siennes. Pour Loustalot, il entoura Jean Lenoël de ses bras et le serra contre sa vaste poitrine sans pouvoir dire autre chose que ces mots :

— Ah... pitchoun... Ah ! pitchoun !...

— Oui, mon vieux ! On est des amis ! fit le mousse, tout aussi ému, en s'arrachant à l'étreinte de l'ancien lutteur. Mais, c'est pas l'instant de s'attendrir !...

(1) Revêtement intérieur du navire, fait de planches.

la bougie brûle ! Adieu, mademoiselle Marieta : si on se revoit plus en ce monde, ce sera tant pis ; mais je parie que ça va se passer épatamment ! Vous verrez !

La jeune Brésilienne eut un triste sourire et tendit sa main mignonne au jeune mousse.

— Et maintenant, fit Jean Lenoël, allons-y ! Je vais tirer un coup de revolver dans la cartouche que j'ai placée au milieu du sac de poudre : en explosant, elle enflammera le tout ! L'eau se précipitera aussitôt dans la cabine, comme de juste ! Il faudra retenir sa respiration et se rappeler de l'endroit où est la porte pour pas perdre de temps !... Vous y êtes tous ?

— Oui ! répondirent M. Montalais, Loustalot et Marieta de Amaurin.

— Attention ! Retenez votre respiration ! Une... deux... trois !...

Une détonation sèche, puis une autre, plus forte, aussitôt étouffée par un vacarme assourdissant ! Pendant un centième de seconde, la cabine parut illuminée par un éclair... Les cloisons s'entr'ouvrirent pulvérisées, et, par la brèche, une catacacte furieuse dévala... Les ténèbres.

Afin de mieux viser, Jean Lenoël s'était hardiment placé juste en dessous

de la porte. Il reçut sur le dos une formidable assommade qui l'étourdit. Mais sa volonté tendue lui fit dominer la douleur ; il donna un furieux coup de talon, se cogna le crâne contre une cornière, et se sentit emporté par une sorte de tourbillon furieux.

C'est en vain qu'il tenta de se reconnaître, de se repérer. Il heurta douloureusement des épontilles, glissa contre une échelle, et, soudain, émergea.

Étourdi, ahuri, contusionné, assommé plus qu'à demi, et le front en sang, il respira longuement, cracha l'eau salée lui emplissant la bouche, s'ébroua, et, ayant ouvert les yeux, aperçut autour de lui quelques planches disjointes et une bouée ronde, fendue en deux.

Au ciel, les étoiles luisaient dans le ciel noir. Sur la mer calme, aucun navire, rien, aussiloin que la vue pouvait s'étendre.

C'était tout !

Mais, alors, qu'étaient devenus Loustalot, Montalais, Marieta de Amaurin ?

Eperdu, le brave mousse appela :

— Loustalot ! Loustalot ! M. Montalais...

— Té ! Me voilà, pitchoun ! J'ai bien cru que j'allais y rester, tu sais ! répondit la voix de l'ancien lutteur.

Jean Lenoël se retourna et aperçut lo

brave Marseillais qui nageait à quelques mètres de lui. Il ne répondit pas, car, presque aussitôt, M. Montalais apparut à la surface, puis Marieta de Amaurin.

La jeune fille était évanouie. Elle ne bougeait pas, le sommet de son crâne émergeant seul, entouré de ses longs cheveux dénoués qui flottaient.

Jean Lenoël, oubliant son épuisement, nagea vers la jeune Brésilienne, et, d'une brusque secousse, lui haussa la tête hors de l'eau. Puis, la soutenant ainsi, il l'entraîna vers la bouée, à laquelle il la fixa au moyen des cordelettes dont l'engin était muni.

Après quoi, il s'arrêta, haletant. Il n'en pouvait plus.

M. Montalais et Loustalot, poussant devant eux une planche qu'ils avaient recueillie, s'approchèrent de lui ; ils paraissaient encore étourdis par ce qui venait de leur arriver.

— Ah ! Lenoël ! s'écria M. Montalais d'une voix encore mal assurée ; vous nous avez sauvé la vie, encore une fois ! Mais, vous savez, je ne voudrais pas recommencer ! J'ai bien cru que tout était fini ! Le *Prinz-Mauritz* ne doit pas être immergé bien profondément ! C'est pour cela que nous nous en sommes tirés ! L'eau étant incompressible, il s'est formé

une sorte de tourbillon gissant de bas en haut, qui a éventré les ponts du *Prinz-Mauritz* et nous a pour ainsi dire projetés à la surface !

— C'est sûr ! marmotta Loustalot qui n'avait rien compris à ce raisonnement. Enfin, le pitchoun, il nous a *sovés* ! D'abord, moi, j'en étais sûr ! Je me disais : « Amable, mon ami, le *pétit* il nous tirera de là, te fais pas de mauvais sang ! »

Mais Jean Lenoël n'entendait pas, occupé qu'il était à soigner Marieta de Amaurin.

Il la soutenait tant bien que mal d'une main, et, de l'autre, lui avait ouvert la bouche afin qu'elle respirât mieux.

M. Montalais s'approcha. Il aida le mousse à étendre la jeune Brésilienne sur la planche. La mer, très calme, facilitait cette opération.

Montalais, accroché à la planche parvint à opérer quelques tractions rythmiques sur la langue de la jeune fille. Après trois quarts d'heure d'efforts, Marieta de Amaurin revint à elle. Jean Lenoël et M. Montalais lui passèrent de nouveau la bouée autour des reins, et lui firent prendre la position verticale. La jeune Brésilienne semblait sortir d'un rêve. Pendant quelques instants

elle regarda autour d'elle d'un air égaré, puis, peu à peu, elle reprit conscience de la situation :

— Ah ! *sim* ! Oui !... Nous sommes sauvés... murmura-t-elle distinctement.

Pendant tout le reste de la nuit, les naufragés, cramponnés aux épaves, furent ballottés par la houle. Enfin, les étoiles pâlirent. Le ciel s'éclaircit vers l'Orient :

— La terre ! s'écria soudain Jean Lenoël en étendant la main vers le sud. Tous les yeux se tournèrent vers cette direction et aperçurent une mince ligne grise barrant le ciel couleur de perle, un peu au-dessus de l'horizon.

— Nous sommes sauvés, té ! glapit Loustalot, enthousiasmé.

— A moins que le vent ne change ! remarqua M. Montalais. Ne nous réjouissons pas trop tôt !

— Oh ! le vent est bien établi ! fit le mousse. Nous ne risquons rien !

Un courant sous-marin devait faire dériver les naufragés dans la direction du sud, car, le soleil s'étant levé, ils constatèrent que la terre s'approchait rapidement. Ils purent bientôt constater qu'ils se trouvaient devant de hautes falaises recouvertes de forêts.

La certitude du salut avait rendu leurs forces aux naufragés. Sur la pro-

position de Jean Lenoël, ils essayèrent de nager dans la direction de la terre.

Enfin, la côte ne fut plus qu'à quelques centaines de mètres, et, un peu après midi, Jean Lenoël et ses compagnons prirent pied au milieu d'une petite baie que surplombaient de hautes collines boisées. L'un derrière l'autre, ils sortirent de l'eau, et après quelques pas, se laissèrent tomber sur le sable brûlant.

Ils restèrent ainsi jusqu'au soir, à dormir. Ils n'en pouvaient plus !

Jean Lenoël se réveilla le premier. La blessure de son front s'était fermée et le soleil avait séché ses vêtements sur son corps. Il se mit debout, s'étira, bâilla, soupira et murmura :

— J'ai rudement faim !

Bien que le soleil eût disparu derrière les collines, sa clarté subsistait. Le mousse scruta successivement les quatre coins de l'horizon : au sud et au sud-ouest, la mer déserte ; au nord et au nord-est, les collines où ne se voyait pas la moindre habitation. Seulement, Jean Lenoël distingua, non loin de la plage, quelques bouquets de cocotiers dont les troncs tordus se profilaient sur le ciel sombre :

— Voilà toujours de quoi manger ! murmura le mousse, et au trot, il se di-

rigea vers les bienheureux cocotiers. Il eut tôt fait de grimper à la cime du plus proche et de couper une vingtaine de cocos qui tombèrent sur le sable. Il redescendit, recueillit les fruits et rejoignit ses compagnons.

Loustalot, à son tour, venait de s'éveiller, et regardait autour de lui, inquiet. Jean Lenoël comprit que le brave Marseillais le cherchait.

Le mousse jeta sur le sable les cocos qu'il venait de cueillir. M. Montalais se dressa à son tour.

— Je me sens mieux ! dit-il.

— Mangeons ! fit brièvement Jean Lenoël en désignant les cocos. Comme lui, ses compagnons avaient faim. Au moyen de leurs poignards, ils ouvrirent quelques cocos dont ils absorbèrent le contenu.

D'un commun accord, ils décidèrent de ne pas réveiller Mlle de Amaurin qui dormait toujours et pour laquelle ils gardèrent quelques fruits.

— Le mieux est de passer la nuit ici ! proposa Jean Lenoël. Nous veillerons chacun à notre tour, pour éviter toute surprise, et, demain, nous partirons à la découverte !

Loustalot et M. Montalais approuvèrent ces paroles. Il fut convenu que

Loustalot prendrait le premier la faction.

Le mousse et M. Montalais allaient s'étendre sur le sabre tiède, lorsque Jean Lenoël dit à voix basse :

— Attention !... Écoutez !... Je crois que voilà des gens !

IV

Des gens ! L'état d'esprit des naufragés était tel qu'ils furent convaincus que ces « gens » ne pouvaient être que des ennemis. Tous trois, en même temps, ils portèrent la main à leurs poignards rouillés par l'eau de mer.

Ils se rassurèrent bientôt en voyant surgir d'un bouquet de roseaux un vieux nègre maigre et chauve, chargé d'un large panier et d'un filet posé sur son épaule.

— Voilà un citoyen qui arrive à point pour nous renseigner ! s'écrivit Jean Lenoël. Restez ici : s'il nous voyait marcher à trois vers lui, il serait capable de s'enfuir ! Je vais aller l'interroger !

Le mousse n'attendit pas qu'on lui répondît. Les mains dans ses poches, il marcha à la rencontre du vieux nègre, et, carrément, s'en approcha :

— Bonjour, vieux père ! dit-il.

— Bonsoir, petit moun ! fit le vieux,

flatté qu'un blanc lui adressât la parole.

— Dis donc, on est loin de Port-au-Prince, ici?

— Ah ! ah... Toi pas connaître ! Toi rire pauvre vieux ! Toi savoir qu'ici y en a île de la Gonave même ! Ah ! ah ! ah !

A l'exemple du vieillard, Jean Lenoël se mit à rire et déclara :

— Bien sûr que je sais que nous sommes dans l'île de la Gonave ! Pour qui me prends-tu?... Est-ce qu'il y a un village par ici ? Je me suis égaré : mon bateau est de l'autre côté de ce promontoire !

L'explication, somme toute, était plausible. Le vieux nègre, du reste, n'avait aucune raison de ne pas y croire.

— Toi aller là-bas, dit-il en étendant la main vers l'ouest, y en a le village de Boicabou !

— Boicabou ! Je ne connais que ça ! Merci, mon vieux père !

— Bonsoir, petit moun !

Le mousse savait ce qu'il désirait savoir. Il tourna le dos au vieillard et rejoignit ses compagnons à qui il fit part des renseignements qu'il venait de recueillir.

M. Montalais, qui connaissait à fond la topographie d'Haïti, fit connaître à ses compagnons la position de l'île de la Gonave, laquelle se trouve à l'ouest

d'Haïti, face au golfe de Port-au-Prince.

Rien à craindre, donc, de la part d'Arsène Dulard ou de Népomucène Annibal. Les fugitifs, rassurés, s'étendirent sur le sable et ne tardèrent pas à s'endormir.

Sitôt le soleil levé, le lendemain matin, ils se levèrent. Marieta de Amaurin, reposée par dix-huit heures de sommeil consécutives, se déclara prête à suivre ses compagnons. Les naufragés, après avoir absorbé le contenu de quelques cocos que Jean Lenoël alla cueillir, se dirigèrent vers le village de Boicabou.

En moins de deux heures, ils y arrivèrent. C'était une agglomération de cases faites de tiges de bambou dont les interstices étaient bouchés avec de la terre glaise. Quelques nègres, maigres et piteux, y circulaient.

Jean Lenoël, qui avait précieusement conservé l'argent qui lui restait, n'eut aucune difficulté à acheter quelques provisions avec lesquelles les naufragés se restaurèrent. S'étant renseigné, il apprit qu'un petit vapeur anglais faisait chaque semaine la traversée entre Kingstown (Jamaïque) et Saint-Siméon, petit port de l'île de la Gonave, situé à une vingtaine de kilomètres de Boicabou.

Jean Lenoël et ses compagnons réso-

lurent de s'y rendre. Ils y arrivèrent le soir même, et, le surlendemain, s'embarquèrent pour Kingstown, où ils arrivèrent après douze heures de traversée.

Cette fois, ils étaient bien sauvés !

Deux jours plus tard, Marieta de Amaurin prenait passage à bord d'un paquebot anglais en partance pour le Venezuela et le Brésil, non sans avoir remercié ses sauveteurs...

La jeune Brésilienne partie, M. Montalais convoqua Jean Lenoël et Loustalot dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel où tous trois étaient descendus :

— Je vous ai fait venir, mes amis, dit-il, pour vous dire, d'abord, toute l'estime et la reconnaissance que j'ai pour vous. Le sort nous a été contraire, mais, grâce à vous, Lenoël, nous avons pu sauver notre liberté et notre vie. Malheureusement, je suis toujours sous le coup d'une condamnation à vingt ans de travaux forcés et vous, Loustalot...

— D'une condamnation à mort, eh ! je le sais ! fit le Marseillais.

— C'est dire combien nous devons être prudents ! Je vous propose donc, Loustalot, de nous séparer. J'ai câblé à mon frère qui va m'envoyer 25 000 francs. Il y en aura vingt pour vous, Loustalot. Ils vous serviront à vous débrouiller.

Quant à vous, Lenoël, votre place est à Rouen, chez mon frère, à qui j'ai su faire apprécier vos rares qualités. Pour moi, j'attendrai ou d'être gracié ou que l'on me rende justice ! C'est folie, hélas, de lutter plus longtemps contre des ennemis trop puissants.

— Monsieur Montalais, dit Loustalot, qui avait légèrement pâli, je ne...

— Tais-toi, Loustalot ! coupa Jean Lenoël. Monsieur Montalais, je vous remercie, tout d'abord, des flatteuses paroles que vous venez de prononcer et aussi de vos bons sentiments à mon égard. Permettez-moi, cependant, de ne pas être de votre avis ! Nos ennemis sont des scélérats, pas si malins que vous croyez, et surtout pas bien forts : ils se détestent les uns les autres. Le seul avantage qu'ils avaient sur nous, c'est d'être plus riches. Mais, si vous voulez m'écouter, monsieur Montalais, je dis que l'Urubu sera à nous, que nos ennemis seront châtiés, et que vous et Loustalot serez réhabilités ! Il ne nous faut pour cela que de l'audace et beaucoup d'argent !

— Oh ! mon frère n'enverra plus rien ! Il a renoncé à l'Urubu ! soupira M. Montalais.

— Vous venez de dire qu'il allait vous envoyer 25 000 francs ?

— C'est vrai ! Mais il ne m'enverra pas un sou de plus. Et ce n'est pas avec cette somme que nous pouvons faire grand-chose !

— Non ! Ce qu'il nous faut, c'est plusieurs millions ! Mais...

— Alors, inutile de continuer !

— Je ne vous les demande pas, monsieur Montalais ! Ces millions, je sais où les trouver ! Pour cela, j'ai besoin de 25 000 francs ! C'est tout !

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas !

— Je dis qu'avec les 25 000 francs, nous achèterons un petit sloop et un attirail de scaphandrier.

« Vingt-cinq mille francs sont suffisants. Avec le sloop, nous nous rendrons à l'endroit où le *Prinz-Mauritz* est échoué, et nous en retirerons l'or qui s'y trouve !

— Les forçats ont dû l'enlever !

— Non ! Le navire a coulé avant qu'ils n'en aient eu le temps ! Rappelez-vous !... La machine a dû sauter !... Et, d'après ce que j'ai entendu à bord de la *Charlotte*, il doit y avoir à bord du *Prinz-Mauritz* pour plusieurs millions d'or ! Avec cela, nous renverserons, s'il le faut, Népomucène Annibal, et nous nous ferons livrer par son successeur Josuah May, Schockmann, Arsène Dulard et Jules Chaffert !...

Hé! Dire que cet or provient de l'Urubu ! On pourra dire que nous aurons battu ces misérables avec leurs propres armes !

— A moins qu'ils n'aient la même idée que nous et qu'ils aillent recueillir l'or du *Printz-Mauritz* avant que nous y arrivions ! objecta Montalais.

— C'est une chance à courir ! dit froidement le mousse. Qui risque rien, n'a rien !

— Il a raison, le *pétit* ! fit Loustalot. Et puisque vous avez bien voulu m'offrir 20 000 francs, monsieur Montalais, je vous demande de les lui donner !

« Coquin de bonsoir, je te suis, pitchoun ! Va de l'avant, nous sommes sûrs de les « tomber », ces canailles !

Alexandre Montalais, tête basse, resta quelques instants plongé dans une profonde méditation. Il se rappelait toutes ses souffrances, tous ses échecs... Il hésitait. Mais, ayant levé la tête, ses yeux se rencontrèrent soudain avec ceux de Jean Lenoël. Le regard du mousse exprimait tant de tranquille énergie, d'audace, de détermination, que M. Montalais rougit imperceptiblement.

Il eut honte de ses hésitations.

— Vous avez raison, Lenoël ! dit-il, d'une voix décidée.

« Coûte que coûte, il faut triompher !...

Vous allez de suite vous mettre à la recherche d'un solide bateau à acheter. Pour le scaphandre et la pompe, je vais câbler à mon frère de nous les envoyer par le prochain paquebot. Nous aurons le tout dans un mois au plus tard !... Donnez-moi votre main, voulez-vous ? Vous êtes un héros, Jean Lenoël !

Le mousse sourit. Il échangea une cordiale poignée de main avec le négociant rouennais :

— Je ne suis pas un héros, monsieur Montalais, dit-il ; seulement j'ai promis à mon capitaine, lâchement assassiné par Arsène Dulard, de le venger ! Et je le vengerai ! Et je me vengerai aussi de toutes les souffrances imméritées que j'ai subies !

— Ça, c'est bien parlé, boun Dieu ! clama Loustalot, enthousiasmé. Ah ! quand tu le voudras, pitchoun, tu feras un député épatant !

Cinq jours plus tard, M. Montalais, qui, entre temps, avait reçu les 25 000 francs demandés à son frère, concluait, moyennant 15 000 francs, l'achat d'un petit sloop de quatre-vingts tonneaux, le *Zéphyr*. C'était un élégant petit yacht, dont le propriétaire, un riche Anglais, venait de mourir d'une insolation. Il valait plusieurs fois le prix payé.

En attendant l'arrivée du matériel de plongée qu'il avait prié son frère de lui envoyer, M. Montalais, aidé de ses compagnons, s'occupa à embarquer de nombreuses provisions à bord du *Zéphyr*.

D'un commun accord, les trois Français décidèrent de ne pas prendre d'équipage. Le sloop était facile à manœuvrer, et, à eux trois, ils y pouvaient suffire.

Vingt-cinq jours exactement après l'arrivée de Montalais et de ses compagnons à Kingston, le paquebot anglais *Trent* apporta à leur adresse deux grandes caisses venant de Liverpool. Elles contenaient deux costumes complets de scaphandrier, une puissante pompe pneumatique et une batterie de piles électriques perfectionnées servant à alimenter les lampes destinées aux plongeurs : Charles Montalais avait pensé à tout !

Alexandre Montalais, après avoir dédouané les deux colis, les fit transporter à bord du sloop, qui, le soir même, prit le large. Après trois jours de navigation, le *Zéphyr* fut en vue de la pointe ouest de l'île de la Gonave.

Le difficile, maintenant, était de retrouver le gisement exact du *Prinz-Mauritz*.

Courbés sur une carte marine, M. Montalais et Jean Lenoël s'y essayèrent :

— Puisque c'est un vent d'ouest qui

nous a poussés ici, fit remarquer Jean Lenoël, il en résulte que le *Prinz-Mauritz* est coulé dans l'ouest... ou à peu près. Et, d'après la route suivie par le paquebot, qui venait du Cap-Haïtien, il devait passer à l'ouest de l'île de la Gonave... Or, à trente milles dans l'ouest d'où nous nous trouvons en ce moment, la carte signale un plateau sous-marin à trente mètres de la surface, et qu'entourent des fosses de plus de sept cents mètres de profondeur. Le *Prinz-Mauritz* ne peut être que sur ce plateau ! C'est clair !

Le raisonnement paraissait bon. M. Montalais s'y rendit.

Le *Zéphyr* mit le cap à l'ouest, et, en moins de trois heures, arriva au-dessus du plateau sous-marin où il jeta l'ancre.

Comme il n'était que quatre heures de l'après-midi, Jean Lenoël décida de descendre de suite sous les eaux. Il dut discuter avec Loustalot qui voulait absolument prendre sa place. Mais, voyant le mousse inébranlable, le brave Marseillais dut se résigner et aida Jean Lenoël à revêtir l'habit de caoutchouc et le casque de cuivre. En quelques instants, le mousse fut prêt. Loustalot fixa par deux écrous la petite fenêtre ménagée sur le devant du casque et qui permettait au mousse de respirer et, tout aussitôt, M. Montalais

commença de tourner la manivelle de la pompe pneumatique.

D'un pas alourdi par les épaisses semelles de plomb dont il était chaussé (elles ont pour but, on le sait, de permettre au scaphandrier de garder son équilibre), Jean Lenoël se dirigea vers l'échelle fixée au flanc du sloop. Il y arriva, et, lentement, descendit et disparut sous l'eau.

D'abord, il ne vit rien qu'une sorte de rideau verdâtre. Arrivé à l'extrémité inférieure de l'échelle, il se laissa aller et se sentit descendre doucement. Il toucha enfin le fond et tourna le commutateur de la petite lampe électrique dont il s'était muni. Autour de lui, il aperçut un fouillis de crabes énormes, se remuant pesamment. Il pensa à ceux par lesquels il avait failli être dévoré dans la prison de la rue du Peuple, et frissonna. Plus loin, c'étaient des mollusques informes dont on n'aurait pu dire s'ils étaient animaux, pierres ou plantes.

La lumière du soleil, tamisée par les eaux, éclairait d'un jour bleuâtre le fond de sable clair.

Jean Lenoël éteignit sa lampe. Il regarda autour de lui. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, c'était un fouillis sans nom de coraux et de plantes marines. Rien qui rappelât un navire.

Le *Prinz-Mauritz* n'était pas là.

Jean Lenoël tira deux coups sur la corde attachée à sa ceinture, et dont Loustalot, attentif, tenait l'extrémité. C'était le signal convenu pour se faire remonter. Peu après, le mousse, ayant ouvert un robinet communiquant avec le tuyau par lequel l'air lui arrivait, fit gonfler son vêtement, remonta comme un ballon à la surface et grimpa à bord du *Zéphyr*.

Loustalot le débarrassa aussitôt de son casque.

— Il faut aller plus loin ! fit le mousse, dès qu'il put parler. Pas de trace du *Prinz-Mauritz* par ici !

L'ancre fut dérapée et le sloop alla mouiller à deux milles dans l'ouest. Comme la soirée s'avavançait, il fut décidé que Jean Lenoël ne plongerait que le lendemain.

Dès l'aube, les trois hommes furent debout. Jean Lenoël descendit aussitôt. Il remonta une heure après, sans avoir trouvé la moindre trace du paquebot hollandais.

Le *Zéphyr* leva l'ancre et s'en fut, au hasard, à trois milles dans le nord. Toujours rien ! Trois jours durant, Loustalot et Jean Lenoël explorèrent successivement le fond de la mer sans résultat !

— Nous nous sommes trompés dans nos calculs ! déclara M. Montalais après avoir minutieusement examiné — une fois de plus — la carte des environs de l'île de la Gonave.

— Non ! Nous ne pouvons pas nous être trompés ! C'est impossible ! s'écria Jean Lenoël. Nous avons mal cherché, voilà tout ! Le *Prinz-Mauritz* ne peut être qu'où nous sommes ! Nous devons le retrouver !

M. Montalais hocha la tête en signe de doute. Après tout, peu lui importait de continuer les recherches. De nouveau, le sloop changea de mouillage. Mais la journée se passa sans que le paquebot hollandais fût retrouvé.

Le lendemain matin, Jean Lenoël, sans se décourager, plongea de nouveau. Tout d'abord, il n'aperçut rien que le spectacle merveilleux — mais auquel il commençait à s'habituer — de la flore marine, algues flottantes, crustacés géants aux formes bizarres.

Mais, tout à coup, alors qu'après une heure de recherches vaines, il allait se décider à remonter, il sentit son sang refluer à son cœur en apercevant, à moins de cent mètres de lui, une énorme masse noire, semblable à un cétacé géant et qu'il n'avait pas aperçue jusqu'alors.

C'était un grand navire brisé en deux, incliné sur le flanc et à demi enfoncé dans la vase ! Le cœur battant à coups précipités, Jean Lenoël s'en approcha. Bientôt, il n'en put plus douter : il était devant le *Prinz-Mauritz* dont il reconnaissait la large cheminée noire et bleue, et la passerelle intacte. Malheureusement, le tuyau qui reliait le mousse à la pompe du *Zéphyr* était trop court pour que Jean Lenoël pût aller plus loin. Il se fit donc remonter à bord du sloop.

— Toujours rien, n'est-ce pas ? fit Montalais, sitôt que Loustalot eut débarrassé le mousse de son casque de cuivre.

— Si ! Le *Prinz-Mauritz* est à trois cents mètres d'ici, dans le nord ! Nous allons tout de suite changer de mouillage, de façon à placer le *Zéphyr* juste au-dessus de lui !

— Té ! Est-ce que je ne vous le disais pas, monsieur Montalais ! s'écria Loustalot, triomphant. Ce petit ! Il a un flair de chien !...

Sans prendre le temps de déjeuner, les trois Français remontèrent l'ancre et dirigèrent l'ancien yacht à l'endroit indiqué par Jean Lenoël.

Le mousse plongea aussitôt. Il atteignit sans peine le pont incliné du *Prinz-Mauritz*. Quelques ossements s'y trou-

valent encore. C'était tout ce qui restait de l'équipage, des passagers et des forçats d'Arsène Dulard : les requins avaient passé par là !

Doucement, avec précaution, car il craignait d'endommager le tuyau par lequel l'air lui arrivait, Jean Lenoël parcourut le pont du navire naufragé. Il arriva ainsi devant le panneau de la cale arrière et aperçut deux caissettes rectangulaires qui avaient glissé jusqu'aux bastingages par suite de l'inclinaison du navire naufragé. Il décrocha de sa ceinture la robuste pince d'acier dont il s'était muni, et eut tôt fait d'éventrer une des caisses. Elle contenait des barres d'or pur, de forme parallépipédique, longues de cinquante centimètres environ, luisant d'un éclat verdâtre !

C'était l'or de l'Urubu !

Pendant près d'une minute, Jean Lenoël resta ébloui !

Enfin, il triomphait ! L'or était là ! Grâce à cette fortune, il allait pouvoir agir, venger son capitaine et punir les misérables qui lui avaient fait tant de mal.

Il se domina et reprit son calme :

— Sans aucun doute, se dit-il judicieusement, les autres caissettes doivent être dans cette cale ! Le navire a coulé avant

que ce misérable Arsène Dulard ait put les remonter sur le pont : on va bien voir !

Il tourna le commutateur de sa lampe électrique, et, sans hésiter, par l'échelle de fer fixée aux épontilles du paquebot, il descendit dans la cale.

Sans se hâter, il se fraya un passage à travers les colis, et enfin, arriva dans un coin où étaient arrimées des caissettes semblables à celles qu'il avait trouvées sur le pont :

— Victoire ! Hourrah ! hurla-t-il, au comble de la joie, et sans songer que nul ne pouvait l'entendre.

La tête en feu, il remonta sur le pont et regagna le *Zéphyr*.

— J'ai trouvé les caisses ! dit-il dès qu'il put parler. Il y en a plus de cent !... Loustalot, tu vas me donner une solide corde : j'y attacherai les caisses une par une et tu les remonteras à mesure ! Vite ! Nous pouvons avoir fini ce soir... Dépêchons-nous !

Saisis d'une même fièvre, M. Montalais et Loustalot eurent rapidement trouvé la corde demandée.

Jean Lenoël en attacha l'extrémité à sa ceinture, et, son casque revissé, se laissa glisser à la mer. Il fit d'abord remonter les deux caissettes qui se trouvaient sur le pont du *Prinz-Mauritz*, puis,

étant descendu dans la cale, il attacha successivement au bout de la corde les caissettes qu'il put découvrir. L'extrémité de la corde était munie d'un mince câble qui permettait au mousse de la faire revenir à lui dès que Loustalot avait détaché le colis qui s'y trouvait.

Enfin ce fut fini. Jean Lenoël remonta à bord du *Zéphyr*.

Loustalot l'ayant débarrassé de son casque, il vit que le pont du petit bâtiment était recouvert par les caissettes.

— Il y en a exactement 193 ! s'écria M. Montalais. Comme elles pèsent plus de 25 kilos chacune, cela fait plus de dix-huit millions de francs ! Avec cela, nous pouvons marcher !

Jean Lenoël ne répondit pas : il était épuisé. Dans l'ardeur de son travail, il n'avait pas songé à remonter pour se reposer ! Or, il était près de six heures du soir ! Ainsi, le vaillant mousse, bien que n'ayant rien mangé depuis la veille, était resté plus de douze heures sous l'eau.

Il se laissa tomber sur un rouleau de cordages et murmura :

— Tant mieux ! Mais ne restons pas ici ! Appareillons !

Le conseil était bon ! Il ne fallait pas tenter le sort ! Qui sait ? Arsène Dulard et ses compagnons pouvaient avoir, eux aussi

l'idée de sauver l'or dans les flancs du *Prinz-Mauritz* !

Jean Lenoël, domptant sa faiblesse, se redressa. Il courut à la drisse de la grande voile, et, aidé de Loustalot, la hissa.

L'ancre remontée, le sloop fila doucement sur l'eau calme :

— Où allons-nous ? murmura M. Montalais. Il faut y réfléchir, car tout cet or que nous portons peut être compromettant !

— Où aller ? En Europe ! A Londres ! où notre présence passera inaperçue ! s'écria Jean Lenoël. Nous avons des provisions en quantité suffisante. Je me charge d'y conduire le sloop ! Une fois à Londres, vous ferez venir M. Charles, votre frère, qui négociera facilement l'or !

— Vous êtes admirable, Lenoël ! Vous pensez à tout, décidément ! Allons donc à Londres ! acquiesça M. Montalais.

Les voiles bien établies, Jean Lenoël et ses compagnons dînèrent. Ils étaient épuisés. Leur repas terminé, le mousse se mit au gouvernail, tandis que M. Montalais et Loustalot s'occupaient à descendre les caissettes d'or dans la cale du sloop. Ils employèrent toute la nuit à cette besogne.

Le *Zéphyr*, malgré sa petitesse, tenait très bien la mer.

Le lendemain, il franchit le Canal-du-Vent, qui sépare l'île de Cuba de celle d'Haïti, et, vingt-trois jours plus tard, grâce à des vents favorables, il arrivait à l'entrée de la Tamise, d'où un remorqueur l'amena dans les docks de Londres.

Montalais, Loustalot et Jean Lenoël avaient mis à profit les loisirs de leur traversée et raboté soigneusement, une à une, les 193 caissettes d'or pour en effacer les marques qui y étaient peintes, et auxquelles ils en avaient substitué d'autres.

M. Charles Montalais, prévenu par un télégramme, arriva douze heures plus tard. Étant descendu dans le salon du *Zéphyr*, il aperçut son frère.

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, cependant que Jean Lenoël et Loustalot, discrètement, montaient sur le pont. Ils furent bientôt rejoints par les deux frères qui les entraînèrent dans une cabine.

Charles Montalais tint à féliciter Jean Lenoël pour sa vaillance et son dévouement. Il remercia également Loustalot pour les bons offices qu'il avait prêtés à son frère :

— Je sais, messieurs, dit-il, que vous tenez à continuer la lutte jusqu'au triomphe complet ! Je ne puis que vous

approuver : la possession de l'Urubu en vaut la peine ! Grâce à l'or que vous avez recueilli, *Monsieur* Lenoël, les chances sont maintenant en notre faveur ! Seulement, il est bien entendu qu'en cas de réussite, la moitié des mines de l'Urubu sera à vous et à M. Loustalot...

— Mais...

— C'est ainsi ! Du reste, l'Urubu est assez riche pour nous tous ! Ne parlons plus de cela ! Je vais faire transporter à la banque d'Angleterre les caisses d'or qui sont ici à bord. Dès qu'elles y seront, nous pourrons disposer de leur valeur, ou plutôt, vous, monsieur Lenoël, vous pourrez en disposer !

— Parfaitement ! ajouta Alexandre Montalais.

Jean Lenoël avait pâli.

— Je vous remercie, messieurs, de cette marque de confiance ! J'espère m'en rendre digne ! Puisque vous voulez bien me laisser libre d'agir, je compte acheter un navire à vapeur solide et rapide, le munir d'un équipage d'hommes déterminés, l'armer de canons, et m'entendre ensuite avec le rival de Népomucène Annibal, le général Moule-à-Chique, lequel ne demandera pas mieux que de nous concéder l'Urubu une fois qu'il aura renversé cette canaille de Népomucène ! Il sera bien

entendu qu'il devra nous livrer Josuah May, Schnockmann et tous ceux que nous lui désignerons — d'ailleurs, il en sera très heureux puisque cela le débarrassera de ses ennemis !

Ainsi, il nous sera facile de faire la preuve de l'inanité des accusations portées contre nous par Schnockmann, et de faire reviser le jugement condamnant M. Alexandre Montalais et Loustalot !

Je sais bien que ce Moule-à-Chique ne doit guère valoir mieux que Népomucène Annibal ! Mais, je prendrai mes précautions pour l'obliger à tenir ses engagements ! Je m'en charge ! Grâce à l'or que je lui fournirai, il aura vite fait de renverser le vieux Népomucène !

Avant six mois, notre vengeance sera complète, et l'Urubu sera à nous !

Le mousse se tut. Un court silence suivit :

— Je suis entièrement de votre avis, *monsieur* Lenoël ! dit enfin Charles Montalais.

— Moi aussi ! approuva son frère.

V

Tout est possible à celui qui peut dépenser l'argent sans compter.

En moins de quinze jours, Charles Montalais, agissant d'accord avec Jean Lenoël, eut acheté, équipé et armé, un rapide paquebot, le *Canada*, qui venait d'être lancé pour un armateur de Liverpool. Ce dernier ne fit aucune difficulté de le céder, moyennant un honnête bénéfice.

Le *Canada*, débaptisé et devenu l'*Albatros*, fut armé de deux canons de 240 millimètres et d'une douzaine de mitrailleuses. Un équipage de braves marins bretons, que M. Charles Montalais alla engager lui-même à Paimpol, occupa l'*Albatros*. Et, moins d'un mois après l'arrivée à Londres de Jean Lenoël et de ses compagnons, l'*Albatros*, abondamment muni de vivres et de munitions, appareillait de Liverpool *pour une croisière autour du monde*, affirmèrent les journaux.

Il emportait avec lui, Amable Loustalot, Alexandre Montalais et Jean Lenoël — ce dernier devenu M. Lucien Soubirus.

Sitôt le navire au large, Jean Lenoël, Loustalot et M. Montalais, réunis dans le luxueux fumoir, à l'abri des oreilles indiscrètes, discutèrent la situation.

— Il faut agir vite ! déclara Jean Lenoël. D'après les renseignements que M. Charles Montalais s'est fait envoyer

de New-York, les insurgés du général Napoléon Moule-à-Chique sont en ce moment réfugiés dans les Mornes de la Hotte, près du cap Tiburon, et en assez mauvaise posture. Il nous faut les joindre au plus vite ! Grâce aux dix millions en livres sterling que nous emportons dans la cale, Moule-à-Chique aura vite fait de recruter des partisans !

— Pourvu qu'il ne nous renie pas, une fois victorieux ! remarqua M. Montalais.

— Il ne pourra pas ! Nous lui ferons signer des reçus pour l'or que nous lui remettrons : il faudra bien qu'il s'acquitte de ses dettes lorsqu'il sera au pouvoir ! Sans compter que nous aurons des moyens de l'y contraindre !... Aussi bien, son intérêt, à défaut d'honnêteté, lui commandera de tenir ses engagements !

— C'est vrai ! murmura le négociant rouennais.

— En tout cas, si nous échouons, je suis sûr du contraire, nous n'aurons pas peiné en vain ! L'*Albatros* a coûté cinq millions, nous en avons dix dans la cale, il nous en reste trois, c'est-à-dire un pour chacun, à la Banque d'Angleterre : notre avenir est assuré ! Mais, je peux vous affirmer, monsieur Montalais, que dans trois mois, l'Urubu sera à nous !

— Puissiez-vous dire vrai, Lenoël ! Ah !

sans votre énergie, j'aurais tout abandonné !

— Oh ! je n'ai aucune énergie : j'ai de la persévérance ! fit le mousse, modeste.

— La persévérance est une énergie qui dure : c'est la plus rare de toutes, Lenoël !

— Vous me flattez, monsieur Montalais !... Enfin dans huit jours nous serons à Saint-Thomas, où nous charbonnerons, et, dans douze, au cap Tiburon !

— Ah ! Boun Dieu ! Je voudrais déjà y être ! s'écria Loustalot, qui n'avait pas encore dit un mot. S'il me *tombe* sous le grappin, ce Népomucène Annibal... et les *autres aussi*, je sais bien ce que *je me pense* !

Jean Lenoël se leva :

— En attendant, nous n'avons qu'à nous la couler douce ! conclut-il. Si jamais on m'aurait dit que j'aurais un yacht comme celui-là ! Décidément, faut s'étonner de rien !

L'équipage de l'*Albatros* se composait d'une centaine d'hommes, tous Bretons bretonnants, de solides gars, rudes marins et que le tonnerre du diable n'eût pas fait reculer ! Engagés à une solde double de la paie habituelle, ils avaient été prévenus par Charles Montalais, que, peut-être, ils devraient combattre : ils n'en avaient manifesté que plus d'enthousiasme.

Trois officiers, soumis du reste aux

ordres du propriétaire du yacht, Lucien Soubirous, les commandaient. Le capitaine Laporte, solide Dieppois, aussi jovial que vigoureux ; son second, Pansard un Paimpolais de trente ans, et le lieutenant Lecamus, natif de Boulogne, petit-fils de corsaire et ne demandant que plaies et bosses. Trois officiers mécaniciens, MM. Lemouel, Charquer et Blanc, dirigeaient le personnel des machines.

L'*Albatros*, filant constamment ses vingt-deux nœuds, fut en vue de l'île Sombbrero à l'aube du huitième jour qui suivit son départ de Liverpool.

A huit heures, les collines qui entourent Charlotte-Amélie, dans l'île Saint-Thomas, se profilèrent à l'horizon.

Jean Lenoël se tenait sur la passerelle, au côté du capitaine Laporte, les jumelles aux yeux.

La terre se rapprochait rapidement. L'*Albatros*, arrivé à l'entrée de la baie du grand port Antillais, stoppa pour embarquer le pilote, et, ce dernier étant monté à bord, se remit doucement en route et franchit la passe à petite vitesse.

Jean Lenoël, soudain, faillit lâcher, ses jumelles ! Il poussa un cri étouffé, et, s'étant ressaisi, fixa de nouveau les navires ancrés dans la rade.

— Je ne me trompe pas ! murmura-t-il.
C'est bien lui !

M. Montalais qui se tenait avec Loustalot à l'extrémité de la passerelle, accourut :

— Là-bas ! Regardez ! fit le mousse en lui indiquant un grand schooner gris accosté le long d'un wharf.

M. Montalais prit les jumelles que Jean Lenoël lui tendait, et, à peine les eût-il portées à ses yeux, qu'à son tour, il poussa une exclamation de stupeur :

— C'est... c'est la goélette de Jim Straw...

— Chut ! fit le mousse en désignant des yeux le capitaine Laporte et le pilote qui conversaient à quelques pas de là. C'est bien lui !

— Il a le pavillon haïtien à la corne ! exclama Montalais.

— Oui ! Je l'ai vu !... L'Américain a dû s'arranger avec Népomucène... murmura le mousse à voix basse. C'est étrange !... Ce gibier joue double jeu ! Qui sait ? Faudra voir !

— Que voulez-vous dire ? demanda Montalais que ces paroles intriguaient.

— Rien ! Je vous l'expliquerai plus tard !

Entre temps l'*Albatros*, ses machines stoppées, n'avancait plus que par la vitesse acquise !

— Mouillez ! cria le pilote.

Avec un fracas formidable, l'ancre dévala, s'engloutit dans l'eau calme entraînant la chaîne qui jaillit hors de l'écubier, tandis que les machines du yacht battaient en arrière afin d'immobiliser le navire.

Dès que le pilote fut débarqué, Jean Lenoël entraîna Montalais et Loustalot dans le fumoir :

— Le capitaine Laporte va s'occuper de l'embarquement du charbon ! leur dit-il. Pour moi, je vais me rendre à bord de la *Charlotte*... ou plutôt du *Dessalines* puisque c'est ce nom qui, maintenant, est peint sur le tableau arrière du schooner... *Dessalines* ?

— C'est le nom du libérateur d'Haïti ! expliqua M. Montalais. Il...

— Ce qui tend à confirmer que le schooner fait partie de la flotte haïtienne ! dit le mousse.

— Peut-être que Strawberry n'est plus à bord ?

— Cela m'étonnerait ! En tout cas, le mieux à faire, c'est d'y aller voir ! Si c'est Strawberry, peut-être y aura-t-il moyen de s'arranger avec lui ! Si c'est un autre, j'en tirerai d'utiles renseignements sur la situation en Haïti !

— Ne croyez-vous pas que c'est impru-

dent de vous fourrer ainsi dans la gueule du loup ! Si Strawberry vous reconnaît...

— Il ne m'a jamais vu ! Et je suis homme à me défendre ! Laissez-moi faire !

— Et je t'accompagnerai, pitchoun ! Si jamais...

— Non ! Toi, tu serais aussitôt reconnu, car il peut y avoir à bord des forçats amis d'Arsène Dulard ! coupa le mousse.

Ni les objurgations de M. Montalais, ni les prières d'Amable Loustalot ne purent le faire revenir sur sa détermination. Il avala rapidement une tasse de chocolat, et, ayant fait mettre à la mer la baleinière du yacht, il s'y embarqua et ordonna aux marins qui la montaient de ramer vers le *Dessalines*.

Avant même d'y arriver, il put percevoir, accoudé à la lisse de la dunette, Jim Strawberry qui contemplait l'*Albatros* en fumant un énorme cigare.

L'Américain, promu depuis quelques jours amiral de la flotte haïtienne, était venu à Saint-Thomas pour y faire carèner le *Dessalines*, aucun bassin de radoub n'existant en Haïti.

Il pensait, en examinant l'*Albatros* en connaisseur, qu'un pareil navire, puissant et rapide, eût bien fait son affaire.

Aussi, en voyant l'élégante baleinière du yacht se diriger vers le schooner, fut-il

énormément intrigué... Que lui voulait-on? Avant même que la baleinière eût accosté, il courut à la coupée afin de recevoir les mystérieux visiteurs qui lui arrivaient.

Il vit Jean Lenoël sauter lestement sur la plate-forme inférieure de l'échelle et grimper les marches de bois avec rapidité:

— Gentleman... ; dit-il en s'inclinant l'air interrogateur.

— Je suis monsieur Lucien Soubirous, de Bordeaux ! déclara Jean Lenoël en anglais. C'est bien à monsieur Jim Strawberry à qui j'ai l'honneur...

— Parfaitement ! Amiral Jim Strawberry, ministre de la Marine de la République d'Haïti ! fit l'Américain, très digne. Et que me voulez-vous, gentleman ?

— Si vous voulez bien m'accorder quelques minutes d'entretien, je vais avoir l'honneur de vous le dire ! déclara Jean Lenoël sans s'émouvoir.

— Veuillez me suivre, mister Soubirous ! répondit le bandit, qui, *in petto*, se promettait bien de tirer, s'il se pouvait, quelque profit de cette visite.

Il conduisit le mousse dans le petit salon qui occupait le dessous de la dunette du schooner, et, lui désignant un fauteuil, le pria de s'y asseoir.

Jean Lenoël, après avoir remercié, obéit :

— Vous êtes à bord de ce beau yacht? questionna Jim Strawberry en désignant l'*Albatros* qui s'apercevait par les sabords ouverts.

— J'en suis le propriétaire ! répondit Jean Lenoël qui ne fut pas sans s'apercevoir qu'aussitôt Jim Strawberry devenait plus affable.

— Ah?... très bien !... je vous félicite, gentleman ! Beau navire, en vérité !

— Oui !... Vingt-cinq nœuds au besoin et deux canons de 240, sans compter les mitrailleuses ! dit négligemment le mousse.

L'Américain ouvrit des yeux, larges comme des soucoupes et répéta :

— Et... que puis-je pour vous, gentleman?

— Beaucoup !... Nous parlons affaires, n'est-ce pas?

— Yes ! Bussiness are business !

— Très bien ! Combien gagnez-vous au service de la République d'Haïti, ou plutôt à celui de Népomucène Annibal?

— Beaucoup ! affirma Jim Strawberry, pensant que le pseudo Lucien Soubirous voulait le prendre à son service.

— Combien?

— Quarante mille dollars par mois !

— C'est beaucoup, en effet ! Mais êtes-vous sûr que Népomucène Annibal vous les paiera longtemps?... S'il n'a plus

besoin de vous, il se passera de vos services ; si sa puissance chancelle, vous serez dans une mauvaise situation !

— Peut-être ! Mais le président Népomucène est puissant !

— Pas tant que vous le croyez ! Le général Napoléon Moule-à-Chique s'apprête à le combattre...

— Moule-à-Chique ? Ah ! ah ! ah ! Il n'a pas dix dollars !

— Je lui apporte dix millions !

L'Américain tressaillit.

— Ah ? dit-il simplement.

— Oui ! Et comme je vous sais un excellent marin, je vous propose d'être avec nous, moyennant le même traitement ! Vous voyez, je suis franc !

— Oui... oui ! Mais, je ne vois pas l'avantage qu'il y a pour moi de changer de camp ! D'autant plus qu'il n'est pas prouvé que votre Moule-à-Chique soit vainqueur ! En ce cas, j'aurais perdu ma situation...

— C'est compréhensible ! Mais, si vous voulez, je verserai dans une banque de New-York le montant de vos trois premiers mois, comme garantie : cet argent vous sera acquis dans 90 jours !

— Et si je refusais ?

— Vous auriez tort ! Car, étant donné que, qui n'est pas mon ami est mon enne-

mi, j'agirai en conséquence ! Et je dévoilerai au gouvernement français, avec preuves à l'appui, que c'est le *Dessalines*, je veux dire, la *Charlotte*, qui a recueilli les forçats évadés du pénitencier de Cayenne, il y a trois mois sous la conduite du nommé Arsène Dulard, condamné à mort...

— *Hell and damit* ! (Enfer et damnation.)

— ... et que c'est également la *Charlotte* qui a coulé le *Prinz-Mauritz* au large de l'île de Gonave !

— Ah !

L'Américain s'était levé, livide. Il porta la main à la poche où était son revolver :

— Du calme, amiral ! conseilla Jean Lenoël. Puisque je vous dis que je viens en ami ! Si j'étais votre ennemi, vous seriez déjà arrêté, voyons !

Jim Strawberry poussa une sorte de mugissement :

— Mais... enfin... Comment savez-vous cela ? soupira-t-il sans même songer à nier.

— Cela, c'est mon affaire ! Permettez-moi d'être discret ! Je suppose que vous voilà convaincu ?

— Oui ! J'accepte vos propositions ! dit l'Américain, se décidant brusquement.

— J'en étais sûr !... Nous sommes donc d'accord ! A partir de cette minute,

vous voici au service du général Napoléon Moule-à-Chique. Vous exécuterez ses ordres, que je vous transmettrai !

— Yes !

— Quand partez-vous d'ici et où allez-vous ?

— Je pars dans huit jours : j'attends une pièce de machine que j'ai donné à réparer à l'arsenal. Je vais ensuite à Port-au-Prince !

— Tout est pour le mieux ! Je vous y rejoindrai et vous y donnerai mes instructions !

— Et... l'argent !

— Va être déposé dans une heure à l'agence de la banque Morgan à Saint-Thomas !

— All right ! Je suis votre homme, mister Soubirous ! déclara Jim Strawberry qui, déjà, avait pris son parti de ce nouvel avatar.

— J'y compte, amiral !... Il ne me reste plus, maintenant, qu'à vous demander quelques petits renseignements ! Je désirerais savoir ce qu'est devenu votre... ami, Arsène Dulard ?

— D'abord cet homme n'est pas mon ami, mister Soubirous ! Enfin, il est ministre des Chemins de fer et des Mines sous le nom...

— D'Ernest Moreau, je le sais !... Il

est ministre? Très bien !... Et Jules Chaffert?

— Connais pas !

— Je veux dire le comte de Claremont !

— Connais pas non plus ! Mais je crois savoir qu'Arsène Dulard l'a poignardé !

— C'est regrettable !... Et M. Josuah May et Schnockmann sont toujours à Urubuwald, sans doute?

— Oui !... Ah ! j'y suis !... Vous aussi, vous voulez avoir l'Urubu ! s'écria Jim Strawberry, tout heureux de sa perspicacité.

— Peut-être ! dit Jean Lenoël.

Il se leva.

— Au revoir, amiral ! dit-il en s'inclinant. A Port-au-Prince ! Et n'oubliez pas nos conventions !

— J'ai bonne mémoire, mister Soublous !

Accompagné de l'Américain obséquieux, Jean Lenoël redescendit dans son canot. Peu après, il regagnait l'*Albatros*. Déjà de chaque côté du yacht, des chalands de charbon, que des nègres vidaient dans les soutes, étaient accostés :

— Alors? demandèrent à la fois Montalais et Loustalot, qui, ayant vu revenir la baleinière, s'étaient précipités à la coupée.

— Tout va bien ! fit Jean Lenoël. Jim

Strawberry est des nôtres !... Il ne reste plus qu'à nous entendre avec Moule-à-Chique !

A six heures du soir, l'*Albatros*, son plein de charbon terminé, reprenait la mer, et filait à toute vapeur dans la direction du Sud-Ouest.

Le surlendemain soir, le yacht jeta l'ancre dans une anse voisine du cap Tiburon. Et, le jour suivant, Jean Lenoël, M. Montalais et Loustalot, étant descendus à terre et ayant gagné le village voisin, n'eurent aucune difficulté à se renseigner sur la position du général Moule-à-Chique : l'ancien vice-président de la République d'Haïti et sa petite armée erraient depuis plusieurs semaines dans les vallées voisines en attendant des temps meilleurs.

Après une brève discussion, Jean Lenoël et ses compagnons, ayant laissé le commandement de l'*Albatros* au capitaine Laporte, achetèrent chacun un cheval, et, bien armés, se dirigèrent vers l'endroit où campaient le général Moule-à-Chique et ses partisans.

Ils chevauchèrent une journée entière, et, un peu avant le coucher du soleil, atteignirent une gorge étroite aux parois formés de rocs abrupts, derrière laquelle on leur avait affirmé que se tenait l'armée de l'ancien vice-président.



Hardiment, Jean Lenoël, qui marchait en avant, s'engagea dans l'étroit défilé. Il n'avait pas parcouru dix mètres qu'une voix rude glapit :

— Arrière, blanc ! Où ça aller ?

Le mousse leva la tête et, surpris, vit à deux pas de lui, un grand nègre dépenaillé, brandissant une sorte de tromblon, et qui venait de surgir entre deux quartiers de rocs :

— Nous désirerions voir le général Napoléon Moule-à-Chique ! fit Jean Lenoël sans se troubler.

Le nègre le regarda d'un œil méfiant et grogna :

— Suivez-moi !

Derrière le noir, Jean Lenoël et ses compagnons s'engagèrent dans le défilé. Après avoir parcouru un demi-kilomètre environ, ils atteignirent une sorte de cirque rocheux entouré de collines abruptes. Un peu partout, des ouvertures, d'un diamètre variant entre deux et quatre mètres étaient percées au ras du sol entre les rocs. Devant chacune, un nègre en armes veillait. Celui qui guidait les trois Français échangea quelques mots avec l'un des gardiens et se retira, sans doute pour aller reprendre sa faction.

Le nègre numéro deux fit signe à Jean Lenoël de le suivre. Les trois amis, sous

sa conduite, pénétrèrent dans un boyau rocheux, éclairé de loin en loin par des crevasses trouant la voûte, et arrivèrent dans une immense caverne, haute de plus de cinquante mètres, large d'autant et longue de cent. Un troupeau de nègres, pouvant atteindre 500 hommes, s'y trouvait réuni autour d'un feu de branches sèches.

Dans un angle, près d'une tente rapiécée et effilochée, une dizaine de nègres, revêtus d'uniformes, étaient assis, et discutaient à haute voix en fumant des courtes pipes.

Au milieu du cercle qu'ils formaient, un grand mulâtre se tenait debout : ce n'était rien moins que le général Napoléon Moule-à-Chique, vice-président de la République d'Haïti, et, pour l'instant, candidat à la présidence.

A la vue des trois blancs qui arrivaient si inopinément dans la caverne où il s'était réfugié avec les derniers de ses fidèles, il s'écria en un français approximatif :

— Que me voulez-vous, messieurs ?

— Nous désirons avoir une entrevue avec le général Napoléon Moule-à-Chique ! fit Jean Lenoël en sautant à terre.

— C'est moi-même ! messieurs ! Général Moule-à-Chique, commandant en chef de l'armée révolutionnaire de l'Ouest !

— Ah !... Il y a donc d'autres armées révolutionnaires ?

— Non... Pas encore !... Mais je compte en former ! déclara Moule-à-Chique, d'un ton assuré.

— Nous venons pour vous y aider, général ! fit M. Montalais. C'est pourquoi, nous voudrions vous parler sans témoins !

— C'est très simple, messieurs ! Venez !... Holà ! général Latortue ! Prenez soin des chevaux de ces messieurs.

A l'exemple de Jean Lenoël, M. Montalais et Loustalot étaient descendus de cheval. Un des nègres en uniforme, très digne, saisit les brides des trois coursiers, cependant que Jean Lenoël et ses compagnons suivaient le général Moule-à-Chique sous sa tente :

L'intérieur de cette maison de toile ne valait pas mieux que l'extérieur. Dans un coin, un lit de camp fourbu, et, lui faisant face, quatre pliants et une petite table de bambou sur laquelle une lanterne était posée :

— Asseyez-vous, messieurs, je vous prie ! déclara Moule-à-Chique.

Les trois Français prirent place sur les pliants, cependant que le général, s'étant affalé sur le lit de camp, bourrait sa pipe d'une main experte :

— A qui ai-je l'honneur de parler, messieurs? demanda-t-il.

Jean Lenoël, qui avait, naturellement, prévu cette question, y répondit :

— Je suis Jean Lenoël, et voici mon associé, monsieur Alexandre, représentant la maison Montalais, de Rouen, et M. Boileau, mon ami !

Ces présentations faites, le mousse, en peu de mots, déclara au maître que lui et ses compagnons étaient des concurrents de Schnockmann et de Josuah May et qu'ils désiraient obtenir la concession de l'Urubu :

— Donc, expliqua le mousse, nous sommes prêts à vous soutenir. Notre yacht, bien armé, est à votre disposition. De plus, vous aurez autant d'argent que vous en aurez besoin pour vos troupes. Déjà le ministre de la Marine est des nôtres. La partie est belle ! En échange, nous vous demandons la concession de l'Urubu pendant cinquante ans, rien d'autre ! Le quart des bénéfices sera pour vous, et servira d'abord à nous rembourser les sommes que nous vous avancerons. Vous aurez, en plus, à nous livrer Schnockmann, Josuah May et le ministre des Mines actuel, un certain Ernest Moreau. C'est tout ! Cela vous va-t-il ?

— Si cela me va ! s'écria Napoléon

Moule-à-Chique, qui avait, tant sa joie était grande, laissé éteindre sa pipe. Grâce à ces magnanimes et admirables héros, la liberté va refleurir en Haïti... et je vais être président de la République !... J'accepte !... Mort au traître infâme Népomucène !... Ah...

Le mulâtre s'était dressé ; il exultait. Il bondit soudain vers la porte de la tente et hurla :

— Généraux ! Accourez tous ! La victoire est à nous !... Des nobles et vertueux soutiens de la liberté viennent nous aider !

Une dizaine de nègres galonnés se mirent sous la tente. Napoléon Moule-à-Chique, majestueusement, fit les présentations :

— Général Stanislas Latortue ! ministre de la Guerre !

— Général Asdrubal Talleyrand ! ministre de l'Instruction publique !

— Général Tertullien Canapêche ! ministre de la Marine !

— Général Taureau Gymasboffe ! ministre de l'Intérieur !

— Général Smalla Bourricasse ! ministre de l'Agriculture !

— Général Macaron Turenne ! ministre des Mines !

— Général Bossuet Lepetit ! ministre du Travail !

— Général Sam Fourchacoco ! ministre des Postes et Télégraphes !

Jean Lenoël, M. Montalais et Amable Loustalot, qui avaient peine à retenir leurs rires, serrèrent la main à tous ces généraux ministres. D'accord avec Moule-à-Chique, qui estimait que le temps était précieux, ils échangèrent aussitôt les signatures.

Par un acte de bonne et due forme, signé de Napoléon Moule-à-Chique et de ses huit ministres, les champs d'or de l'Urubu étaient concédés à la Société Montalais, Lenoël et Boileau pour cinquante ans.

Deux jours plus tard, les marins de l'*Albatros* débarquèrent sur la plage de Tiburon dix petites caissettes contenant ensemble quarante mille livres sterling, qui furent remises à Napoléon Moule-à-Chique contre un reçu, signé par lui et ses huit ministres.

Ces préliminaires conclus, l'*Albatros*, à petite allure, se dirigea vers Port-au-Prince, où, d'accord avec Napoléon Moule-à-Chique, Jean Lenoël devait tenter de convaincre Annibal Népomucène de l'intérêt qu'il y avait pour lui à quitter le pouvoir de bonne grâce.

Pendant ce temps, Napoléon Moule-à-Chique augmenterait son armée, marche-

rait sur la ville des Cayes, qui était mal défendue, s'en emparerait, et attendrait là le retour de l'*Albatros*.

Ainsi qu'on l'a vu, Népomucène Annibal refusa les propositions de Jean Lenoël et eut la douleur de voir le *Capoy-la-Mort* et le *Dessalines*, sur lesquels il comptait pour combattre l'*Albatros*, prendre le large à la suite du yacht de Jean Lenoël.

Mais ces deux bâtiments ne devaient pas être absents longtemps !

Le lendemain matin, jour de la Saint-Népomucène, ils réapparurent en rade !

Envoyé par Jim Strawberry, l'amiral Iston de la Camusardièrre, qui, sans hésiter, avait passé au service de Napoléon Moule-à-Chique, vint annoncer à Népomucène Annibal, que, sur l'ordre de Napoléon Moule-à-Chique, l'amiral Jim Strawberry venait mettre le blocus devant Port-au-Prince !

— Ah ! traître maudit ! hurla Népomucène, écumant.

Cent coups de *coco-macaque* (1), tu vas recevoir, et être fusillé après !

Dix généraux, accourus au bruit s'emparèrent de l'infortuné Iston de la Camusardièrre.

(1) Bâton !

VI

M. Josuah May commençait à en avoir assez de cette affaire de l'Urubu. Bien qu'en quelques mois les champs d'or lui eussent rapporté près de cinquante millions ses frais déduits, il ne se sentait aucune envie de continuer à exploiter lui-même l'Urubu : et les nouvelles exigences de Népomucène Annibal l'avaient confirmé dans cette idée.

Il comptait bien, ainsi qu'il l'avait dit à Schnockmann, vendre l'Urubu à une société de capitalistes, et se retirer dans quelque château d'Écosse vivre en paix de sa fortune laquelle, maintenant, atteignait près de cent millions.

Sa rage fut grande lorsqu'il reçut de télégramme de Schnockmann l'avisant que Népomucène Annibal exigeait cent mille dollars par mois — pas un *cent* de moins !

— Décidément, gronda-t-il, ce Schnockmann, je l'avais bien jugé ! C'est un imbécile que la chance a favorisé, rien de plus !

Et l'Anglais, aussitôt, expédia une dépêche par T. S. F. ordonnant à Schnockmann d'accepter les propositions de

Népomucène et de revenir d'urgence à Urubuwald.

C'en était assez ! Josuah May, excédé, voulait en finir avec l'Urubu, laisser la direction à Schnockmann et partir en Europe pour y former la société devant acheter les champs d'or.

Cinq jours plus tard, l'armateur anglais était dans son bureau lorsque le planton, un gigantesque nègre, lui annonça que M. Schnockmann venait d'être signalé avec son escorte.

En effet, peu après, Schnockmann, en personne, pénétra dans le bureau de Josuah May. Ce dernier allait parler, lorsque, derrière l'Allemand, il aperçut... M. Ernest Moreau !

Il se dressa, indigné, furieux, se croyant trahi :

— Oh ! Vous ? Ici ! Misérable !... Arrêtez cet assassin, Schnockmann !

Schnockmann, qui avait vainement insisté auprès d'Arsène Dulard pour que le bandit le laissât préparer Josuah May à sa venue, balbutia quelques mots intelligibles.

D'ailleurs, Arsène Dulard l'empêcha d'en dire bien long :

— De quoi ? glapit-il insolemment en marchant vers le bureau de Josuah May. Faut s'entendre ici ! Et faut pas

oublier, monsieur Josuah May, que vous avez l'honneur d'être devant Son Excellence, le ministre des Mines ! Parfaitement ! *Le minisse*, c'est moi ! Et que j'suis là pour vous surveiller !

Josuah May, très pâle, regarda tour à tour Schnockmann et le pseudo Ernest Moreau.

— Oui... M. Ernest Moreau dit vrai ! baragouina Schnockmann.

L'Anglais haussa les épaules, et, son sang-froid revenu, parla :

— Vous êtes ministre ? dit-il à Arsène Dulard.

— Un peu, mon n'veu ! Et pas un ministre à la mie de pain !

— C'est bon ! Que voulez-vous ?

— Que vous me livriez cette canaille de Chaffert ! clama insolemment le bandit.

— Il est à l'hôpital ! Allez le prendre !

— C'est tout ce que je demande !... pour le moment ! A l'avantage, messieurs !

Et, laissant les deux associés encore sous le coup de la stupeur, Arsène Dulard disparut.

Au dehors, il fut reconnu et faillit être arrêté. Schnockmann, averti, dut faire connaître à ses subordonnés la nouvelle dignité de M. Ernest Moreau. Le bandit,

après avoir, séance tenante, loué une vaste case, se rendit à l'hôpital. Jules Chaffert, dit le Notaire, ses blessures encore mal fermées, un poumon perdu, s'y trouvait toujours. Les médecins l'avaient condamné, grâce à quoi Schnockmann avait renoncé à le faire périr.

Le misérable sommeillait dans son lit lorsqu'une rude tape sur le front le réveilla. Il ouvrit les yeux et reconnut Arsène Dulard qui le regardait féroceement :

— Oh ! gémit-il.

— C'est tout ce qu'on dit aux aminches ? gouailla Arsène Dulard. Mossieu se goberge ! Mossieu se la coule douce ! Mossieu est soigné aux petits oignons ! Mossieu se fait du lard !... Y a pas d'justice, quoi !... Allez ! ouste !... Lève-toi, rossard ! Tu vas venir avec moi, entends-tu ? Grouille-toi !

Jules Chaffert, claquant des dents, ne répondit pas. Il défaillait. En proie à une indicible terreur, il jeta les yeux autour de lui. Il y avait là un infirmier et un médecin qui montraient par leur attitude qu'ils étaient prêts à obéir à M. Ernest Moreau.

— Habillez-moi cette andouille ! glapit Arsène Dulard. Mettez-le sur un brancard, et en route !

Ces ordres furent exécutés. Chaffert,

frissonnant de fièvre, fut revêtu de ses habits, couché sur un brancard et transporté dans la maison d'Arsène Dulard.

— Et maintenant, à nous deux ! glapit ce dernier lorsqu'ils furent seuls. Tu m'as trahi ! T'as voulu m'vendre ! Eh bien, tu vas crever à petit feu... doucement !.. j'suis ministre, tu entends ! Ministre ! J'fais ce que j'veux !... Tiens, v'là pour commencer !

Et le bandit, coup sur coup, gifla deux fois son ancien complice qui poussa un faible gémissement.

Durant les jours qui suivirent, Arsène Dulard, avec une cruauté infernale, s'appliqua à faire souffrir le misérable Chafflert. Il l'avait couché sur un tas de fumier dans une pièce dont il avait fait boucher la fenêtre... Deux ou trois fois par jour, il venait le gifler, le piquer aux épaules de la pointe de son couteau ou lui arracher un à un les cheveux et les poils de sa moustache.

Jules Chafflert, nourri de pain sec et d'eau à laquelle son bourreau, par méchanceté, ajoutait des immondices, n'attendait plus que la mort.

Cependant, Josuah May, que la présence d'Arsène Dulard à Urubuwald avait mis hors de lui, activait ses préparatifs de départ. Pendant six heures, chaque

Jour, il s'enfermait avec Schnockmann afin de dresser le bilan des Profits et Pertes de l'Urubuwald et de mettre en ordre la comptabilité, afin de pouvoir, plus facilement, une fois à Londres, constituer la Société qui devait lui succéder. Ce n'était pas chose facile.

Enfin, après un peu moins de trois mois de travail assidu, les comptes d'Urubuwald furent établis.

Josuah May, ayant télégraphié au capitaine de son yacht le *Mahoura* de venir l'attendre au Cap-Haïtien, se disposa à partir pour l'Europe, et, dans ce but, fit ses derniers préparatifs.

Il s'occupait à donner à Schnockmann, à qui il devait laisser la direction de l'Urubu, ses dernières instructions, lorsqu'on lui apporta une dépêche de Port-au-Prince :

— Encore ce Népomucène? grommela-t-il. C'est insupportable! On lui a pourtant bien envoyé régulièrement ses 100 000 dollars!

— Mais oui! murmura Schnockmann, vaguement inquiet.

D'une chiquenaude, Josuah May fit éclater l'enveloppe contenant le radiotélégramme. Mais, à peine y eut-il jeté les yeux que Schnockmann le vit pâlir, devenir livide...

— Oh ! faisait l'Anglais, sourdement, L'angoisse de Schnockmann fut si forte qu'il en oublia les bienséances. Il se pencha sur l'épaule de Josuah May et lut :

Le mousse Jean Lenoël, créature au service de Montalais et consorts, est venu hier matin me sommer de quitter le pouvoir. Il possède un navire puissant et bien armé, que j'ai vu. Il dit avoir plusieurs millions. Il m'a déclaré qu'il comptait s'emparer de l'Urubu, et de vous, Josuah May et Schnockmann, pour se venger. Je l'ai renvoyé. Mais il s'est allié au traître Moule-à-Chique et a réussi à acheter le traître Jim Strawberry qui a passé à l'ennemi avec le Dessalines et le Capoy-la-Mort. Ces deux navires bloquent Port-au-Prince.

J'ai câblé aussitôt à Cayenne d'où on m'a répondu que Montalais et Loustalot se sont évadés, il y a plusieurs mois, lors d'une révolte qui a eu lieu au pénitencier. On ne sait plus rien d'eux.

La situation est grave. On me télégraphie que le traître Napoléon Moule-à-Chique, qui a réussi à renforcer son armée s'est emparé ce matin de la Ville des Cayes. Ses partisans se remuent un peu partout. Mais j'espère être victorieux.

J'ai fait fusiller plusieurs traitres pour intimider les autres.

Envoyez-moi deux cent mille dollars. Ou plutôt, câblez à la Banque Nationale de me les verser. C'est indispensable! L'heure est grave.

Général Népomucène Annibal.

— Quel imbécile de nègre ! grogna enfin Josuah May en froissant le papier entre ses doigts.

— Et il ose encore nous demander de l'argent ! siffla Schnockmann.

— Parbleu ! Pour fuir avec ! Mais il en sera pour ses frais ! Pas un *farthing*, vous entendez, Schnockmann, pas un *farthing* à ce chien !

L'Allemand ne répondit pas. Il était trop préoccupé pour cela !

— Et dire que ce sont ces gueux de Français qui nous valent tout cela ! éclata Josuah May. Si vous m'aviez écouté, lorsque nous les tenions, si nous les avions pendus tout bêtement, ils ne reviendraient pas maintenant remettre tout en cause ! Ah ! j'ai eu une bonne idée le jour où je me suis embarrassé de vous !

— Oh ! je...

— Vous êtes un idiot !... Plus idiot que le dernier des noirs, monsieur Schnockmann !... Laissez-moi, j'ai à réfléchir !

Herr Schnockmann, dont le visage avait pris la couleur de l'aubergine, ne jugea pas de sa dignité de répondre. Sans prononcer un mot, il sortit.

Josuah May, d'un coup de pied, poussa la porte que l'Allemand ne s'était pas donné la peine de refermer, et se laissa tomber dans son fauteuil.

Sa fureur et son dépit étaient inexprimables. Il lui fallait renoncer à son voyage en Europe ; étant données les circonstances, la vente de l'Urubu devenait impossible. De plus, le plus élémentaire bon sens conseillait à Josuah May de rester à Urubuwald afin de surveiller les événements !

Jusqu'au soir, l'armateur anglais resta ainsi comme pétrifié dans son fauteuil, à réfléchir à sa situation. De temps en temps, il buvait à même le goulot le contenu d'une bouteille de whisky posée sur son bureau. Il se leva enfin. Sa résolution était prise. Impassible en apparence, il s'en fut au poste de la télégraphie sans fil et fit envoyer deux radiotélégrammes, l'un à Népomucène Annibal avertissant le président qu'il ne pourrait lui venir en aide avant la fin des troubles, l'autre au capitaine du *Mahoura* lui ordonnant de quitter le Cap-Haïtien et d'aller à *Fort-Liberté*, attendre de nouvelles instructions.

Ceci fait, Josuah May convoqua Schnockmann et le capitaine de la milice allemande, un certain Johann Kroutsch ancien lieutenant chassé de l'armée prussienne pour ses excessives brutalités envers ses inférieurs.

Une fois les deux hommes réunis dans son cabinet, l'armateur anglais aborda, sans préambule inutile, le sujet qui lui tenait à cœur :

— Nous allons probablement être attaqués par les nègres du nommé Napoléon Moule-à-Chique qui veut renverser le président actuel, car ce Moule-à-Chique est soutenu par des Français dont le but est de s'emparer des champs d'or de l'Urubu.

Ce sont des bandits déterminés. Mais, grâce au ciel, nous n'en avons pas peur ! Mais il convient de prendre nos précautions !

Vous ferez doubler le nombre des sentinelles, capitaine Kroutsch et renforcer le rempart de fils de fer qui entoure Urubuwald ! Qu'on redouble de sévérité !... Vous, Schnockmann, faites surveiller cet Ernest Moreau... si jamais son protecteur Népomucène est renversé, je lui promets une belle cravate de chanvre toute neuve !...

— Nègres et Français peuvent venir,

der Teufel ! grogna Kroutsch, ils seront reçus !

— Et moi, je vais préparer quelques litres de mon petit produit à empoisonner les balles, qui nous a si bien servis contre les Vaudoux ! ricana Schnockmann. Ah ! ah ! ah !

— Faites pour le mieux, messieurs, termina Josuah May, et rappelez-vous que, si nous étions vaincus, non seulement l'Urubu nous serait enlevé, mais nos existences seraient en danger : ces Français sont de si infâmes bandits que tout est à craindre de leur part !

— Oh ! oui, alors ! appuya Schnockmann.

Comme l'avait ordonné Josuah May, les travaux de défense furent immédiatement entrepris. Des fils de fer barbelés furent tendus et dissimulés parmi les ronces croissant sur les collines qui entouraient la vallée de l'Urubu. Trois fois par jour, des petits détachements fouillèrent les gorges environnantes. Des mitrailleuses furent fixées sur les toits des principales maisons.

Cependant, l'ennemi ne se montrait pas.

Népomucène Annibal n'avait pas répondu au télégramme par lequel Josuah May lui refusait tout subside.

Les radiotélégrammes que, chaque jour, M. Mitchell, l'agent au Cap-Haïtien de l'Urubuwald Company, expédiait, annonçaient que Port-au-Prince était calme, bien que le *Capoy-la-Mort* et le *Dessalines* en fissent toujours le blocus.

Népomucène Annibal paraissait ne pas s'inquiéter : il avait fait fortifier la ville, et, chaque jour, sur ses ordres, on fusillait une douzaine de traîtres dont les corps étaient enfouis ignominieusement hors du cimetière.

Quant à Jean Lenoël et Napoléon Moule-à-Chique, rien sur eux. Nul ne savait où se trouvait l'*Albatros*, ni où opérait l'armée de l'ancien vice-président de la République. Il s'était emparé des Cayes, et, depuis, semblait avoir disparu.

Ce silence et ce mystère ne disaient rien de bon à Josuah May.

L'Anglais n'avait pas tort de s'inquiéter, car, dix-huit jours exactement après l'arrivée de la dépêche de Népomucène Annibal, alors que Josuah May, couché dans un hamac de soie accroché sous la véranda de sa maison, dormait sa sieste — il était trois heures de l'après-midi — une série de détonations le réveilla. Il sauta à terre, blême, et courut vers le couloir faisant communiquer son appartement avec la Tour Rouge. Il s'y heurta avec

Schnockmann. L'Allemand paraissait hors de lui :

— Monsieur May ! Ah ! souffla-t-il. Ils sont là !... Ils sont arrivés à la fois du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest ! Urubuwald est bloqué ! La garnison que le capitaine Kroutsch avait postée au sommet du mont Cabracou a été surprise et massacrée !... Vingt bons Allemands !

— En plein jour ! Ce sont de fameux guerriers ! glapit Josuah May. Voyons cela !

Il s'élança vers l'escalier de fer aboutissant au sommet de la Tour Rouge. Schnockmann l'y suivit.

Arrivés sur la plate-forme supérieure, les deux associés, muets de stupeur, purent voir que les sommets de toutes les collines entourant Urubuwald étaient déjà occupés par des centaines de soldats noirs qui y installaient des mitrailleuses et des petits canons !

... C'est que Jean Lenoël n'avait pas perdu de temps ! Après avoir quitté Port-au-Prince, le mousse avait dirigé l'*Albatros* vers la Nouvelle-Orléans où il était arrivé quatre jours plus tard. Le temps d'acheter cinq mille fusils, cinq cent mille cartouches et une vingtaine de canon à tir rapide — ce qui avait demandé une semaine — et l'*Albatros* avait repris

la mer et s'était rendu aux Cayes, juste à point, comme l'avait prévu Jean Lenoël, pour s'y rencontrer avec Napoléon Moule-à-Chique qui venait de s'emparer de la ville — sans aucune difficulté.

Car le bruit s'étant rapidement répandu que Napoléon Moule-à-Chique disposait de plusieurs millions et payait ses soldats, des milliers de volontaires s'étaient aussitôt joints à lui.

En huit jours, son armée, comptant à peine cinq cents hommes, en était arrivée à dépasser six mille, mal armés, il est vrai, mais pleins d'enthousiasme.

Il n'eut qu'à se présenter devant Les Cayes pour s'en emparer et faire prisonnière la garnison, dont les soldats, du reste, demandèrent à combattre sous ses ordres, ce qui leur fut accordé !

Jean Lenoël avait réfléchi entre temps. Résolu de frapper un grand coup, il fit embarquer à bord de l'*Albatros*, Napoléon Moule-à-Chique et son armée, et, vingt-quatre heures plus tard, les débarqua dans une crique déserte, à quelques kilomètres à l'Est du Cap-Haïtien, et à moins de quatre-vingts kilomètres d'Urubuwald !

La petite armée se divisa en quatre groupes et, aussitôt, se dirigea à marches forcées vers Urubuwald.

Les quatre colonnes, ayant réglé leur allure, arrivèrent ensemble devant la cité de l'or, et si inopinément que celle commandée par Napoléon Moule-à-Chique put s'emparer sans coup férir du petit fort surmontant le mont Cabracou, à deux kilomètres d'Urubuwald, et dont la petite garnison fut anéantie.

Sans perdre de temps, Moule-à-Chique, sur les conseils de Jean Lenoël et de Montalais, fit hisser les canons qu'il possédait au sommet des collines encerclant Urubuwald afin de pouvoir commencer de suite le bombardement.

Jean Lenoël, Montalais et Loustalot, bien que ne quittant pas Moule-à-Chique, avaient refusé d'accepter les titres de généraux que le mulâtre, enthousiasmé, avait voulu leur conférer.

Ce qu'ils voulaient, c'était l'Urubu — et Schnockmann et Josuah May. Le reste leur importait peu.

En moins de trois heures, les canons de campagne dont disposait l'armée de Moule-à-Chique furent en place.

M. Montalais, qui était officier d'artillerie de réserve, s'en fut, accompagné de Jean Lenoël et du général Moule-à-Chique, tous trois à cheval, vérifier la position des batteries. Et, tout étant en règle, Napoléon Moule-à-Chique ordonna de commencer le feu.

Il pouvait être cinq heures du soir. Des sommets des collines dominant la vallée de l'Urubu, les obus s'abattirent, pressés, sur la cité de l'or.

Les premiers, mal dirigés, n'atteignirent pas la ville, mais, bientôt, M. Montalais ayant fait rectifier le tir, un ouragan de fer et de feu cribla Urubuwald. En moins d'une demi-heure, la moitié des cases furent effondrées ; des incendies, allumés par les obus, surgirent un peu partout. Les quatre hautes cheminées de l'usine où se traitait et s'épurait l'or, atteintes par les boulets, s'abattirent comme des quilles.

La Tour Rouge, elle-même, criblée d'obus, fut bientôt trouée comme une écumoire. Mais grâce à la charpente en acier qui la soutenait, elle resta debout.

Josuah May, Schnockmann, le capitaine Kroutsch, affolés par l'ouragan de feu s'abattant sur la ville — car ils ne savaient pas que l'armée de Napoléon Moule-à-Chique disposait d'une puissante artillerie, et si bien dirigée, voulurent riposter.

Sous la menace du revolver, nègres et Allemands durent traîner les quelques mitrailleuses dont disposait Urubuwald sur le monticule s'étendant au centre de l'agglomération.

Josuah May ordonna aussitôt de tirer. Le résultat fut ridicule !

Les balles des mitrailleuses n'arrivaient pas jusqu'à l'armée ennemie ! La distance était trop grande, et, de plus, par suite de la configuration du terrain, les assiégés se trouvaient dans une sorte de cuvette où plongeait le tir des canons de Napoléon Moule-à-Chique.

À six heures du soir, la moitié d'Urbuwald ne fut plus qu'un monceau de ruines fumantes parmi lesquelles des nègres et des Allemands couraient en hurlant.

Le capitaine Kroutsch, cependant, aidé de quelques gradés prussiens, parvint à rétablir un peu le calme en abattant à coup de revolver ceux qui criaient le plus fort.

La situation n'en était pas moins critique. C'est à peine si, en comptant les nègres et les mineurs, Josuah May pouvait disposer de deux mille hommes, et encore devait-il occuper les cents les plus sûrs pour garder les caves de la Tour Rouge, pleines d'or, et vers lesquelles bien des têtes commençaient à se tourner.

Par bonheur, l'armée de Népomucène Annibal se contentait pour l'instant de bombarder la ville, mais sans donner l'assaut.

Un peu avant le coucher du soleil, Josuah May et le capitaine Kroutsch, inquiets de ce qui allait se passer pendant la nuit, s'en furent visiter les remparts de mailles d'acier encerclant la cité de l'or.

Schnockmann, pendant ce temps, travaillait fébrilement, dans une des caves de la Tour Rouge à élaborer la substance avec laquelle il comptait empoisonner les balles.

Josuah May et Kroutsch se rassurèrent un peu en constatant que, dans un rayon de près d'un kilomètre à l'extérieur de la ville, c'était le calme le plus complet. Les assiégeants, qui occupaient les collines, se contentaient pour l'instant de bombarder Urubuwald. Aussi les soldats allemands qui se trouvaient dans les casemates construites derrière les remparts, avaient repris leur calme, d'autant plus que les obus, passant par-dessus leurs têtes, allaient s'abattre plus loin, au centre de la ville.

En moins d'une heure, Josuah May et le capitaine Kroutsch eurent terminé leur inspection et regagnèrent les caveaux de la Tour Rouge.

— Tout va bien... ou à peu près ! déclara l'officier prussien. Mes casemates sont solides. Quant à nos hommes, on

peut compter sur eux ! Je ne parle pas de mes Allemands, dont je suis sûr, comme de juste. Quant aux nègres et aux mineurs, ils ont compris que leur intérêt bien entendu, leur commandait de se battre avec courage, d'abord parce que j'ai promis de casser la tête à ceux qui ne feraient pas leur devoir, aussi pour cette raison bien simple que si Moule-à-Chique et ses hommes entrent à Urubuwald, ils massacreront tout le monde !

Josuah May frissonna :

— D'ailleurs, poursuivit Kroutsch, l'armée de ce Moule-à-Chique ne doit pas être bien forte ! Ils ont des canons, voilà tout ! Il n'y a qu'à leur laisser épuiser leurs munitions : à ce train-là, ils n'en auront pas pour bien longtemps ! Après, nous attendrons une belle nuit sans lune, et organiserons une sortie...

Et je ne parle pas de Népomucène Annibal, dont l'intérêt bien entendu est de nous secourir, car une fois Napoléon Moule-à-Chique maître de l'Urubu...

— C'est vrai... Mais il ignore que Moule-à-Chique est ici ! Je vais aussitôt le lui faire savoir ! Venez, Kroutsch.

Les deux hommes se levèrent et coururent vers la casemate où se trouvait le poste de T. S. F.

— Hans ! commença Josuah May, en

s'adressant à l'opérateur qui était penché sur la table aux appareils.

L'homme, de la main, demanda le silence. Josuah May et Kroutsch, interdits, s'immobilisèrent.

Dix minutes se passèrent. Le radio-télégraphiste se redressa. Il était très rouge. Sans dire un mot, il tendit à Josuah May une feuille de papier blanc sur laquelle il venait de transcrire au crayon un télégramme.

Voici ce que l'armateur anglais lut :

Le général Moule-à-Chique, commandant en chef des armées révolutionnaires du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, à Josuah May se disant faussement propriétaire de la Vallée de l'Urubu.

Au nom du Noble Peuple Hailien, je vous somme de venir vous rendre prisonniers en mon camp, vous, Josuah May, et vos complices August Schnockmann et Arsène Dulard, dit Ernest Moreau. La vie sauve sera garantie à Josuah May et à August Schnockmann.

De plus, les habitants d' « Urubuville » combattants ou non, devront venir en file indienne, et désarmés, au pied du mont Cabracou. Ils seront faits prisonniers et traités suivant les lois de la guerre. Si, avant une heure, un parlementaire ne s'est

pas présenté à mes avant-postes, je considérerai que mes propositions sont refusées, et, en conséquence, elles seront annulées. Dans ce cas, la vie de quiconque ne sera garantie.

Fait devant « Urubuville » en mon quartier général.

Le commandant des armées révolutionnaires du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest.

Général Napoléon Moule-à-Chique.

Josuah May poussa une rauque exclamation de fureur :

— C'est trop d'audace ! gronda-t-il. Regardez, Kroutsch ! Oh ! Nous verrons bien... je... je...

Il se tourna vers le radiotélégraphiste, qui, de terreur, n'osait faire un mouvement :

— Hans ! glapit-il, télégraphiez... télégraphiez... vous m'écoutez bien ?

— Oui ! fit l'opérateur, son crayon prêt à écrire :

— « L'honorable Josuah May n'a pas à traiter avec un rebelle allié à des forçats évadés. » C'est tout ! Allez !

Le télégraphiste, penché sur ses appareils, fit résonner le manipulateur.

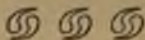
— C'est fini ! dit-il après quelques instants... oh !

— Quoi? s'écrièrent à la fois Josuah May et le capitaine Kroutsch.

— Là... Là... l'antenne vient de s'écrouler !... Un obus a dû la renverser !

— Malédiction ! hurla Josuah May. Comment avertir Népomucène, maintenant ?

Ainsi, toutes ses machinations, toutes ses fourberies se retournaient contre lui !



On trouvera la suite de ce récit dans le prochain volume de la Mignonne Bibliothèque intitulé :

La Vengeance du Forçat



Les Aventures de Coucou

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

par Gaston CHOQUET

TITRE DES VOLUMES PARUS :

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1. Les Martyrs du Texas. | 10. Vers la Vengeance. |
| 2. La Revanche des Opprimés | 11. Le Nain au collier de chien. |
| 3. Le Trésor des Tolèques. | 12. L'Agonie d'une Race. |
| 4. Dans le Repaire du Tigre. | 13. Les Dramas de l'Amazone. |
| 5. La Statue de la Caverne. | 14. Le Forçat n° 3708. |
| 6. Le grand Chef des Bonnets-
Noirs | 15. Perdu dans la Forêt Vierge. |
| 7. La Ville morte. | 16. Le Château du Lac. |
| 8. Le Poison qui rend fou. | 17. Vers l'Inconnu. |
| 9. La Guerre dans la Prairie | 18. La Mort du Fauve |
| | 19. Au Pays de l'Épouvante |

Les Champs d'Or de l'Urubu

par José MOSELLI

TITRE DES VOLUMES :

- | | |
|------------------------------------|--------------------------------|
| 20. La Torture de l'Or. | 25. La Cité de l'Or. |
| 21. Les Exploits de Jean Lenoël. | 26. Le schooner "La Charlotte" |
| 22. La Prison de la faim. | 27. Le Trésor de l'Épave. |
| 23. Le puits des Crabes-araignées. | 28. La Vengeance du forçat. |
| 24. A fond de cale. | |

Les petits Chanteurs des Rues

Par J. FABIEN

TITRE DES VOLUMES :

- | | |
|----------------------------------|----------------------------------|
| 29. Sur le Pavé. | 34. Dans le Temple mystérieux. |
| 30. Sur les berges de la Tamise. | 35. Kaleb le fakir. |
| 31. Les petits Chemineaux. | 36. Les Étrangleurs du Bengale. |
| 32. Naufragés. | 37. Les Robinsons du Gange. |
| 33. Parmi les Pirates jaunes. | 38. Le Secret du Bateau fantôme. |

Le volume : 20 centimes

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes en timbres-poste,
adressés à Mignonne Bibliothèque, 3, rue du Rempart, Paris (X^e)